

Nous sommes à Buenos Aires. avons retrouvé Nicolas Bonnal, en fuite comme toujours, au café Tortoni.

Il a bien voulu nous accorder un entretien. Il lisait du Strabon et buvait un café.

- Nicolas Bonnal, pourquoi lisez-vous du Strabon?

-

- - Strabon explique notre géographie humaine et sacrée mieux que le guide Michelin et les rapports de

la Datar. J'en apprend plus sur la Gaule et l'Ibérie

(livres III et IV) que dans tous les rapports d'experts et bureaucrates. Il y a quelque chose que le

système cybernétique moderne ne peut effacer, voyez-vous. Il est un leurre, le monde moderne reste

une histoire houdinesques, une histoire de prestidigateur et de prestidigital. Sous leur plage,

les bons pavés d'antan. Sous les autoroutes de l'information, la voie romaine. Sous l'hexagone, la Gaule dessinée par Dieu.

- Euh... oui... mais encore?

- J'aime associer des lectures savantes à des lieux délicats. Ce café Tortoni, cette oeuvre d'art fut celui de Borges et Sabato. Il a ses colonnades, ses billards, ses serveurs élégants. Il est la modernité

dans son essence subtile : celle des surréalistes espagnols et français, des cinéastes américains, de la

peinture abstraite russe. Pour la relever, j'y lis non pas du Lorca ou du Breton, mais du Strabon. Je donne des indications cynesthésiques de ce type dans

mon livre le Voyageur éveillé : quelle musique, quel

vers dans quel lieu...

- Euh... Oui... on comprend pourquoi ils ne se vendent pas, vos livres.

- Borges dit qu'il écrit pour lui, pour oublier le temps qui passe, et pour ses amis. Je fais de même. Mais détrompez-vous : mes livres se traduisent et j'épouserai, j'espère, une jeune étudiante orthodoxe ukrainienne au printemps prochain. Elle a lu mon Tolkien traduit en russe. Et depuis nous correspondons par internet. J'apprends donc l'ukrainien en Argentine.

- Comme c'est émouvant... et si vous ne l'épousez pas ?

- Je poursuivrai mon existence cénobitique ou épouserai une argentine.

- Justement ! Les Argentines ;

- - Elles ont les formes des andalouses, le sourire des Françaises, les cheveux des galiciennes. C'est donc un doux supplice.

- Bon... assez de bagatelles.

- Ce n'est pas de la bagatelle. Elles vont aussi à la messe, et je vois les motards se signer devant chaque église.

- Oui... euh...

- Je vois aussi des librairies guénoniennes, des

librairies où l'on vend Chesterton comme du bon pain.

J'ai même retrouvé le livre d'Izoulet, Paris capitale des religions, qui inspira les grands travaux de Mitterrand. Et qui est introuvable en France. Buenos Aires n'est pas une ville, c'est une librairie. La bibliothèque de Babel.

- Qu'est ce qui vous plaît à Buenos Aires ?

- C'est un grand Paris, comme celui d'Abellio. Un Paris réussi, un Paris trocadérien, avec plein de petits Neuilly, des arbres dans les appartements, des avenues Foch à chaque coin de rue, une architecture Art Nouveau. On se sent à Madrid, à Milan ou Palerme. Oh, si vous voyiez les jardins botaniques de Palermo (le quartier italien). Et ces femmes dans les rues, comme des Eve descendues du jardin édénique. Il y a aussi les Champs-Élysées, les obélisques républicaines, le Champs-Élysées argentins...

- En somme vous avez trouvé votre Polypolis.

- Dans mon Voyageur, j'évoque une ville immense, cosmopolite, une ville univers: c'est la Polypolis (j'en ai assez des métropoles). Chaque ville devient un quartier de la Polypolis. Ici je me sens à Londres, avenue Henri Martin, à Hambourg, à Séville (pour les parcs). C'est donc vraiment la Polypolis. Je rappelle la phrase du grand Canetti: les villes où l'on a vécu deviennent les quartiers de la ville où l'on meurt.

Une ville en outre peuplée comme l'était l'Europe
il y
a cinquante ans, avec de braves gens qui parlent un
castillan propche de l'espéranto, vous comprennent
en
italien ou en français, ne peuvent se retenir de
vous
saluer dans la rue.

- On se sent bien en Amérique tout de même?

- On se sent dans cette Europe qui va de
l'Atlantique
à l'Oural. L'Europe commence en Ukraine et elle
s'achève à Buenos Aires. Les nord-américains
adorent
dire New York, New Jersey, New Orleans. Pas les
Espagnols. Ils ne se sont pas projetés de l'autre
côté, dans le néo de la matrice.

- Vous ne passiez pas souvent vos hivers en Asie ?

-

- - Oui, mais j'en avais assez. L'Asie est partout
en
Europe maintenant, comme l'Amérique du nord (disons
l'Etasunie) et bien sûr l'Afrique. Si l'on veut se
dépayser, il faut venir ici. C'est le vrai
dépaysement
puisque c'est l'Europe. Il n'y a pas non plus de
touristes. Les bobos (les idiots en espagnol) vont
à
Ushuaïa et c'est très bien comme ça. C'est ce que
j'appelle de la contreprogrammation. Faire
l'inverse
de ce que fait le vulgum pecus touristique.

- Vous avez quitté Grenade dont vous disiez le plus
grand bien. Peut-on vous faire confiance ?

- Je suis resté deux ans à Grenade, ce qui pour un
touriste de passage n'est pas si mal. Je n'ai pas

cessé de sangloter les derniers jours au point que
je
pensais qu'il ne fallait plus partir. J'ai revu
l'Alhambra de novembre, belle et enfin vidée de ses
profanateurs, et j'ai exécuté mes beaux paseos dans
les labyrinthes crétois de mon Albaicín. Je dirai
que
les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre la
maison espagnole, gardienne du Graal de l'Europe.
Mais
on se trompe toujours. La démographie nous tuera
ici
comme ailleurs. C'est ce que je disais plus haut :
Strabon, toujours Strabon.

- Vous vous rendez compte que personne n'a envie de
venir en Argentine.

l'écrivain fait des folies de son esprit mais pas de
son corps

Nous retrouvons Nicolas Bonnal au café Tortoni, où il
a pris ses habitudes. Il boit maintenant du mate pour
se guerir de tous ses maux, comme les Indiens
christianisés par les bons jésuites musiciens. Il a
beaucoup plu, il s'est rendu au cinéma, a constaté que
des pluies de films d'horreur et fantastiques guettent
la jeunesse argentine et donc mondiale. Dans un de ses
films, *The Order*, il est même fait mention, à Rome,
d'un agent de l'Antechrist nommé ... Chirac. Le film
traite des mérites d'un ordre dit carolingien, alors
que dans le même temps *Matrix* soulève la menace
merovingienne incarnée par un autre Français, Lambert
Wilson.

- Ils veulent bombarder la France, vous croyez ?
- - A moins qu'ils ne soulèvent le problème de la
première race et du grand monarque.
- - A Hollywood ? Vous divaguez ?
- - Peut-on rêver de meilleur endroit, personne n'y
prête vraiment attention et tout le monde voit ses
images. Raisonnez toujours comme Dupin, jamais comme

Holmes. Tout est pose sous votre nez.

- Je vous sens plus triste aujourd'hui...
- - J'ai cesse de boire et parler d'amour. Un jour que je buvais dans cafe de gare – la grande gare Retiro- deux jeunes filles charmantes vinrent m'accoster (en espagnol coucher avec se dit acostar). Elles voulaient me vendre du sparadrap et plus si affinites. Je leur offris a manger, et donc des glaces puisqu'elles se gavent de glace. Trois de leurs compagnes vinrent á ma table et je me vis l'homme le mieux entoure d'Argentine.
- - Mieux que candide en Patagonie.
- -Rions... Mais vous me connaissez, j'adore fuir le bonheur qui m'attend. Une plus deluree me proposa de coucher avec toutes (ici on est dans le Voyage de Bougainville, notez ma culture) et je finis par m'ennuyer. Je les quittai et depuis, chaque fois que je passe par la pour prendre un bus, elles me boudent.
- - C'est normal.
- Ou viennent manger une glace.
- - C'est normal. Elles ont faim. Ne gagnent-elles pas trois euros par jour ?
- - J'ai vu leur chabola au nord-ouest de Buenos Aires dans un lieu-dit justement nomme Lanus. Des kilometres de bidonville, de misere, de drogue mais aussi de petits marches ou l'on vit pour un euro par jour.
- - Vous vous croyiez ou ? A Buenos Aires ?
- - Mais j'y suis, c'est la ville-monde, comme toutes les metropoles du monde mondialise.(Nicolas Bonnal dessine on ne sait quoi sur sa table)... Tiens je viens de trouver cela : faites rimer vil avec ville, suciedad (saleté) avec sociedad (société).
- - Vous n'aviez qu'a rester sur votre colline a Grenade a mater des films de samourai et vous refugier aux heures perdues dans l'Alhambra.
- Je vous trouve bien agressif pour un journaliste. Soyez galant, comme Le marquis...
- - Soyez honnete... Vous regrettez ces filles ?
- - Un peu. J'aurais aime les habiller, les sortir, les promener, les emmener au musee des beaux arts ou au zoo, qui m'ont beaucoup emu. Il y a un

Toulouse-Lautrec montrant deux officiers veillant sur la ligne bleue des Vosges. Un Zurbaran superbe et des Hollandais de la Renaissance. J'étais très ému de voir de vieilles toiles dans ce monde nouveau... enfin cet ancien nouveau monde. J'aurais aussi promené Esmeralda et Jasmine dans les boutiques, le long des jardins du quartier de Recoleta. Que celui qui n'a jamais rêvé de se faire le Pygmalion de deux petites vendeuses de sparadrap paumées me jette la première pierre ou, si j'ose dire, la première Gere... C'était mon syndrome Pretty Woman... Mais pensez que nous avons un demi-milliard de fillettes dans cet état là et vous pourrez bénir le libéralisme, le communisme (à Cuba c'est pire), la médecine et le monde moderne. Ce monde n'inspire plus, ce monde est une machine à aspirer la pureté. Il y a 300 bouquins sur la Patagonie, des milliards de photos des pauvres indiens, et vous avez la ce qui me fatigue. La consommation des siècles, disent les chrétiens.

Nicolas Bonnal se perd dans la ville réelle. Hier il a visité deux cimetières, il se croyait à Milan au Père-Lachaise. Le cimetière est le refuge des identités nationales détruites par l'hyper-modernité multiraciste, consumériste et plurielle. Alors on y erre et on y croise de gros yankees profanateurs des sépultures de Gardel ou Bioy Casares. La mort est un spectacle.

Il y a aussi les animaux. Et Nicolas Bonnal a eu une intuition.

- Le parc zoologique contient une salle de la forêt équatoriale où il est dit que la forêt est condamnée à l'échelle de 177 ans. Et je crois qu'il en est de même de nous. La race blanche disparaît très vite en Russie, en Europe, même ici. Mais la natalité s'est effondrée en Inde en Chine en Thaïlande dans maints pays. Et quand je vois ces primates ne pas se reproduire dans ces cages si tristes, je pense à nous primates supérieurs (et non anges déchus) qui dégèrerons et nous faisons plus gros, plus rares, plus

vieux. Et je me dis que nous allons aussi disparaître.
Le pape a dit que Dieu s'est retiré, mais c'est
l'homme sans Dieu, celui qui se prend pour un singe,
qui va disparaître à l'horizon de trois ou quatre
siècles et je ne pleurerai pas pour lui. Je suis
d'ailleurs frappé ici par les sermons très noirs des
bons prêtres descendants spirituels des héros des
Missions. Ils ont compris que nous allons périr de la
machine.

- C'est le sujet de Matrix ?
- Et de Tolkien. Et de la remarquable Ligue des Hommes
Extraordinaires starring Sean Connery. Je crois que
nous savons, même les plus rataplanesques, ou nous en
sommes. Un curé à Nuestra Señora del Pilar évoque
Armageddon.
- - Tout de même... soyez gai !
- - De Maistre fait déjà remarquer que l'orgueil des
Lumières est toujours tout proche du désespoir.
Burckhardt aussi, à propos des hommes de la
Renaissance. Je me doute que ceux qui vont au gay
prides aux forums de Davos et autres et prétendent
bâtir ainsi l'avenir finissent leur soirée dans le
Prozac. Mais j'ai toujours ces émerveillements : les
enfants dans les zoos, qui remercient les animaux
endormis de se réveiller enfin. Ils ont compris que la
vie de zoo, comme la leur, n'est pas toujours
marrant, et que nous allons avoir besoin de
spardraps pour l'âme.
- - Nous nous revoyons au Tortoni ?
- - Non, il n'y a pas d'écrivains, il n'y a que des
nord-américains. C'est cela aussi, la fin de
l'histoire.
- - Soyez prudent sur la route : 10 000 morts par an !
- - Je sais : du pays de Fangio ne subsistent que les
accidents de la route. C'est cela aussi la fin...
- - Ça va ! On vous a compris ! Buvez moins de mate la
prochaine fois.

Nicolas Bonnal a quitté le café Tortoni. Car nous le
retrouvons dans tous ses états, et pas ailleurs.

- Vous semblez dans tous vos états...
 - J'y suis, imaginez que j'ai vu les ruines jésuitiques de San Ignacio et les cataractes d'Iguassu. J'étais dans la jungle, la forêt subtropicale paraguayenne, comme on dit, et je me sentais bien dans la jungle, comme le colonel Kurtz avec son peuple. Il y a plus de vie là que dans tous vos villes, une vie intérieure, calme, cruelle et silencieuse, qui vous gorge d'une énergie sereine et barbare. Vous devenez le jaguar, mon animal totemique.
 - - Ce n'est pas très jésuite ce que vous dites là.
 - - Je n'ai jamais opposé catholicisme et paganisme.
- C'est depuis que nous n'avons plus rien de catholique en France que nous n'avons plus rien de païen. C'est pourquoi j'aime le monde hispanique. Il n'est pas branche, il est en prise avec une autre réalité. Hergé l'avait compris.
- - Hergé ?? On le croyait tibétain...
 - - 4 albums sur l'Amérique latine, que vous faut-il de plus ? Le dernier picaro, désespéré. Les Incas en deux parties avec Rascar Capac et l'effrayante oreille cassée qui m'ont fait fuir ce continent inconnu, à la dérive, depuis mon enfance. L'oreille cassée, cela ne vous dit rien ? La fin de la musique, la fin de la voix de Dieu dans nos oreilles internes. Dire qu'à Buenos Aires je repose à l'hôtel Alcazar...
 - Revenons à votre voyage...
 - Mais nous y sommes. J'ai écouté la voix de l'eau à Iguassu. Foz de Iguazú, disent-ils. Il y a la voix, et il y a la fosse. La fosse parle, comme la chute parle dans le Temple du soleil.
 - - Ah oui je me souviens mais c'est Tintin qui parle.
 - Il est passé de l'autre côté, dans le sidh celtique, dans l'ailleurs absolu de Bergier, ce que vous voulez.
- Et l'eau est un discours. À la Garganta del Diablo (l'admirable film de l'ashkénazi Joffe y fut tourné, ainsi qu'au Salto de Rivadavia), je vois l'eau rugir, se taire, remonter vers sa source, comme si la gorge avalait sa salive. Et puis mon regard s'approche et je vois un Texte.
- Ce Bonnal, si SDB ne le supportait pas, le

monde en serait débarrassé...

- - Il y a tous les discours, tous les mots et même tous les effets spéciaux du monde. C'est vodaphone, la voix et la voie de l'eau. Elle coule tellement qu'elle en paraît immobile. Elle en devient heracliteenne : panta rei, tout s'écoule, tout est immobile. Elle est bourgesinne. C'est le miroir absolu, l'Aleph intégral, l'hydraulique fractale de Mandelbrot... Elle vous fascine, elle vous fait taire. Vous pouvez la lire mais le texte est infini, trop complexe, comme la providence expliquée par de Maistre. On a envie de s'y plonger comme dans l'immense livre. C'est l'écriture de Dieu, encore une fois, de Borges. Ce prêtre azèque qui lit le mystère de l'univers dans le pelage du jaguar...

- - Bref vous en pleine voie d'eau... et puis quoi encore ?

- On y retournerait tous les jours comme je le faisais dans l'Alhambra... J'ai trouvé un roman amusant, écrit par un diplomate juif argentin, le voyageur de l'Agartha qui évoque sur un ton très bergier-pauwels une mission nazie au Tibet et le monde renversé latino-américain situé aux antipodes de ce même Tibet et du Gobi.

- C'était l'époque où l'on pouvait rêver d'initiation. Aujourd'hui les centres initiatiques sont des parcs d'attraction. Comme vos chutes.

- - C'est pourquoi Dieu se retire comme l'a rappelé le pape. Il laisse s'affronter de vieilles puissances cruelles pour du pétrole ou du sable, et le vrai Dieu de la force et de l'énergie, a disparu avec la chrétienté. Englouti... Je ne blasphème pas. J'ai vu des dizaines de petits mendiants à San Ignacio là où les jésuites créaient le paradis chrétien primitif voici trois siècles.

- - Ah, San Ignacio.

- - La colonie parfaite (un peu trop ?). Tout égalité pénitence et travail. Et en musique. La voix de l'eau, la flûte andine, toujours... J'ai vu une danse inca qui m'a fasciné lors d'un show folklorique au Brésil (on apprend comme on doit). Une colonie prospère de la

taille de la France avant que le satanique Pombal, en digne heritier des Lumieres, ne massacrat pretres et indiens a la pelle pour honorer la puissance noire que Maistre voyait poindre. Sinon, les ruines ? Sublimes, paisibles, reduites a neant ou presque. On se croyait il y mille ans, aux temps de l'eternite chretienne.

- - Tout en musique dites-vous.

- - Oui, j'avais discute cet ete, vous vous en rappelez avec monsieur Gabriel, a la Grande-Chartreuse, de l'importance cosmologique de la musique. Et meme dans le film de Joffe, Jeremy Irons arrive avec une flute pour noyer les indiens dans les flots de la felicite divine. C'est comme cela qu'on convertit les paiens, comme au debut du Silmarillion de Tolkien, par une grande partition.

- - La partition, c'est la parturition ?

- - Si vous voulez... mais que j'aimerais vivre dans cette forte, dans cette jungle, la plus belle que j'ai vu depuis la forte de Vancouver, qui climatiquement n'a rien a voir. Je tombe epris des rainforests.

- - Reparlez nous des chutes.

- - Elles n'ont pas trop de visiteurs. Il faut s'isoler. Il faut eviter les excursions. Il faut s'y rendre en fin d'apres midi, comme dans le patio des lions. Il faut prier tout le temps et remercier le ciel et les eaux. On dit la deesse guarani de l'eau est musicienne. Il faut dechiffrer la partition, ensuite le texte blanc de la cataracte immobile.

- - En fin... des cataractes. Il y en 275, se sauts.

- - On ne peut jamais les compter vraiment. Il pleut trop ou pas assez... le mouvement est continu, c'est un lieu presocratique, je vous l'ai deja dit.

- - Moi j'en reviens a Tintin. Ce continent parait maudit, aux antipodes, vous l'avez dit. Or notre reporter y traîne comme d'autres après la guerre, comme les bobos d'Ushuaia, comme les neo-patagons, comme Turner et Benetton.

- - On sent en effet un crepuscule de la finance, de la puissance yankee, de l'Europe vieillissante et islamisee. Ce pourrait etre le continent du recours. Ce qui me frappe, c'est que je rencontre une vieille

dame française dans le train de Tigre – une ville sur pilotis dans le delta – qui a voulu rester. Puis une jeune chilienne qui se nomme Pamela... Marchand. Et que j'ai l'impression d'être dans le Paris 1900 ou 1950 celui d'avant le monde du renversement.

L'Argentine comme figure de la France, le Brésil forestier et travailleur du Sud dans le rôle d'une Bavière chaude. Mais je rêve : je me reprends à espérer de ce voyage au bout de l'ennui que constitue mon époque.

- - Moi je vous sens non pas en pleine forme mais en pleines formes.

- En métamorphose. Promis, je redescends sur terre la prochaine fois.

Les ivresses carnées de Mendoza.

Nicolas Bonnal, cet Alain de l'ombre des voyageurs, erre dans les terres magellaniques, comme disaient nos ancêtres (et non la Patagonie, mot abject qui ne désigne rien). Nous l'avons retrouvé dans un restaurant de Mendoza, à l'ouest de l'Argentine au pied des Andes. Il savourait sans poivre ni moutarde un bife de chorizo de 600 grammes en compagnie de son ami Daniel, serveur et hâbleur.

-Alors, Mendoza ?

- Une ville aux parcs dessinés par Charles Thays.

C'est le bois de Boulogne sans les brésiliennes. Il pleut vingt jours par ans, parfois moins. Nous sommes

au pied des Andes, où mon ami Annaud tourna sept ans au Tibet. Les filles sont encore plus belles qu'à Buenos Aires et j'envoie des poèmes à une brune sublime, catador d'une bodega.

- Une goûteuse ? Une goûteuse de vins ?

- Oui, la bodega Lagarde... et le vignoble argentin, et la viande argentine, et la femme argentine... que d'ivresses carnées... Je suis le visiteur du

boire...

- Epousez-en une.

- Oui, mais il faut arrêter de bouger. Et puis la poésie est dans la douleur et la douleur est dans le mouvement.

- Vous en rajoutez... on va vous plaindre ! Apres vous

nous direz comme toujours que qui ne se meut devient songeux, et on vous a vu renoncer a de très belles femmes pour crime d'immobilité.

- Je soufflerai ma bougie seul le jour de ma mort.

C'est un choix. Mais bon... Vous avez remarqué qu'elles donnent le sein ? Dans les parcs, dans les micros (les bus) comme la Vierge Marie. C'est là que l'on voit un pays national et catholique. Ils sont beaux, ils sont européens, ils sont jeunes, ils sont athlétiques, ils font l'amour, ils se signent devant les églises, ils vont à la messe, ils ont de jeunes enfants, elles donnent le sein. Même de gauche, ils ont des idées de droite : ils défendent l'autarcie, ils haïssent leur classe politique, l'immigration andine, ils ont peur pour l'Europe, ils haïssent les Estados Unidos, et surtout ils ont de l'espace vital.

Ils ont cette place qui nous manquent en Europe et qui

nous tue. Nous étouffons, eux non.

- Et vos voyages ?

- L'Uruguay m'a déçu. Je rêvais du voyage à Montevideo de Dino Campana que notre ami Dimitrijevic

a réédité. Montevideo n'est plus rien : un bordel, un

bureau de change. La côte et l'intérieur sont sinistrés, amis j'ai vu la joie d'un peuple qui avait

refusé pour rien les réformes néolibérales. Mais quand

on quitte l'Argentine, on quitte une humanité elfique,

donc tout paraît plus sombre.

- Vous avez vu le Seigneur des Anneaux, le Retour du Roi ?

- Oui.

- Vous l'avez aimé ? Nous pouvons le voir ?

- Oui.

- Il n'y pas le nettoyage de la comté.

- Il n'y aura pas de nettoyage de la comté. En tout

cas pas en France. Les Français que je croise me tétanisent. Je m'entends bien comme d'habitude, lorsque je croise des francophones, avec les Suisses.

Ce sont les derniers à avoir défendu le Roi, les gardes suisses. Et on leur prosait de se retirer sans

casse. Pour comprendre le ridicule du Gualois, il faut

relire Strabon. Pour comprendre le génie de l'Espagne,

il faut relire Strabon. Et le génie français, comme disait le Franquerie, c'était les Francs. Or comme disait Nietzsche, les Francs ont disparu et les survivants sont abonnés au Libre Journal de SDB.

- Ça va lui faire plaisir... Parlez nous des paysages.

- Il y a Villa Gesell, vieil hameau germanique au bord

de l'Atlantique, couverte de pins et de chalets. Il y

a la sierra de Tendil, près de Mar del Plata, et son doux relief de la terre du milieu. Il y a les

volcans

andins, el cerro del Aconcagua et ses lagunes, les nuances des montagnes sous le ciel azuréen, il y a

ces

parcs français idéaux, une France que Dieu aurait projeté ailleurs. Il y a ce col qui mène au Chili.

Et

il y a Valparaiso.

- Valparaiso ? Vous êtes au Chili.

- Une ville qui mérite sa mythologie, il en reste.

La

mondialisation l'a oublié, son peuple est pauvre et aimable. Les maisons grimpent sur les collines comme les herbes folles balayées, par les vents, c'est Haifa, le Cap, San Francisco, les collines de Dieu au bord de la mer.

- - Vous n'aimez pas le Chili, pourtant ?
- Pays néolibéral. Un shopping center de 4000 km de long, des races laides venues de Mu ou de Gondwana, les horreurs bien rangées des musées précolombiens...

Les Argentins m'avaient prévenu. Mais c'est les paysages... et Viña del Mar, mélange de Cannes et de Santander, ville balnéaire sublime avec des filles enfin belles et aimables (j'épouserais bien un chilienne con carne au final, j'en ai rencontré un qui

se nommait Marchant – avec un « T »). Là je vais le sud pour les volcans les lacs, les glaciers, l'expérience abyssale comme dirait mon cher Parvulesco.

- Reparez-nous des Argentines...
- Non non, des Argentins. Je vais dans une parrillada savourer mes viandes. L'artisan est Miguel, un chevelu du Chaco. Un jour, je demande à mon voisin, un homme d'affaires, ce qu'il mange (des chinchulines, pour les connaisseurs). Il m'offre la moitié de son plat.

Le lendemain, rebelote : je tombe sur un basque, ancien légionnaire, entrepreneur en sécurité, qui m'offre son matambre. C'est cela l'Argentine. Et tout

le monde partagera son maté cocido avec vous dans le bus ou ailleurs.

- - Le basque était francophone ?
- Bien sûr. Il veut aussi que j'épouse une argentine... Quelle race supérieure, ces basques. Guerriers, bâtisseurs, jésuites.
- Et ils ne sont pas indo-européens !

- Tu l'as dit têtard...
- Aucune nostalgie de l'Europe ?
- Mendoza... je vais à une excursion – après celle
des
vins, que je n'aurais jamais dû faire, parce que
cette
fille céleste, elle va me tourmenter – dans un hôtel
mystérieux à Villeviciosa, cité des eaux minérales.
Ambiance Shining, hôtel construit par un
milliardaire
original pendant notre folle guerre... et bien à côté
il y a une chapelle Sainte Thérèse et une gruta
Sainte Thérèse, la nôtre, celle de l'Enfant Jésus.
Là
je me suis senti en France pendant quelques
secondes.
- ...
La vraie France. Pas celle de la matrice. Mais je
vous
quitte. Je dois me rendre en Hyberborée. Celle des
Antipodes.

Les voyages d' Hörbiger en Patagonie

Nicolas Bonnal, de retour à Valparaiso, a rencontré
le
vieux fantôme d'Hörbiger dans le vieux quartier
allemand ou aurait été déconnecté le Führer en 1946,
après ses fâcheux exploits. Il a gagné la troisième
dimension en empruntant l'ascenseur Gervasoni qui
mène
au Cerro Alegre, quartier bleu, orange et
vert-de-gris, et il a attendu Hörbiger au café
Brighton. Valparaiso, ce vrai bout du monde, plus
beau
que Sydney, San Francisco ou le Cap réuni, la ville
ou
le pauvre est roi, créateur de beauté avec sa tôle
ondulée multicolore.
Hörbiger est arrivé, l'air un peu hagard.

- Ach, ça va te blâmer de réengendrer un bébé dans ce
bleu bourré de bavures. Tu me proposes une bière ?
Hörbiger n'est pas une mince affaire : première
gorgée
de bière, première gorgée de führer. Mais bon, c'est
le compagnon idéal pour visiter les glaciers de la
Patagonie.

Patagonie ? Plateau plutôt, pense mélancolique
comme jamais Nicolas Bonnal en contemplant cette
aire

du vide, ces territoires protocolaires rebaptisés
villes, ces barbelés sur la prairie, ces estancias
rachetées à vil prix par Soros et ses compères, à
l'affût des réserves d'eau et peut-être même de
l'Antarctique. Carmen, la logeuse future des deux
compagnons explique qu'elle refuse certaine
catégorie

de touristes. Ils sont sucios y ruidosos. - Pendant
que ces gouillons de Vransais collaient des
pancartes

de cuivre de vice-gonzuls, eux, ils ont tout racheté
ici. Toujours en retard d'une guerre, pas vrai ?

- C'est mieux que de la perdre ! Les moutons ont
bouffé les indiens comme ils avaient bouffé les
pauvres en Angleterre. L'enclosure est le futur du
monde. Patagonie, parc d'attractions de tous les
couillons. - -Ach... tu me glaces avec ton bezimisme.
On n'est pas en Pologne tout de même.

- - La scène se passe en Patagonie, c'est à dire
nulle
part, murmure jarryesque un Nicolas Bonnal aux
abois.

Heureusement, il y a les jolies filles. Marisa dans
un
cybercafé, Claudia dans un bus, Verónica à la plage.

-Zaint Anton sur une plage argentine, il tefient
encore plus fou. Ses tentations, a gôté, c'est un
meeting de force ouvrière... Je fais te raconter mes
aventures avec les vieilles fraulein de Buenos Aires,
les danseuses de tango...

- Je prefere le malambo, c'est plus paien.

- - Ach ! tu recherches le mythe...

Il faut quitter Trelew et ses chaudes plages, la péninsule Valdes et ses baleines absentes, il faut gagner la glace, le Hörbigerland. Patagonie, soeur de

Mongolie, terre du matin des magiciens, terre aux nuages fous et retors, terre ivre de vent, de froid, du ciel et de la pierre, terre de mon agonie. Terre de

l'Atardecer, terre des attardes, des demeures philosophales, terre du Guten Abend et du déclin de l'Occident.

- Tu te brends pour Ungern, bas frai ?

On arrive a El Calafate, tas de taules ondulées, empli

de touristes mondialisés. Mais Hörbiger s'éveille : il a reniflé l'odeur du glacier Upssala, du glacier Agassiz, du glacier Perito Moreno. Ses 300 km carres,

ses 60 mètres de hauteur, son millier de mètres de profondeur, cette plus grade réserve d'eau du monde. On erre en barque pour mesurer la hauteur, on écoute la voix du glacier.

- Cela me laisse froid, dit Nicolas Bonnal. C'est le Mordor tout blanc. Un mort qui avance et qui craque

-

les fameux desprendimientos ou rupturas – comme si même la mort avait peur de la mort. Moi j'aime les cataractes-vires et heraclitéennes, les hirondelles bensecos qui affrontent les gouttes, la splendeur immobile du texte roi des cataractes. Car l'eau dessine des lettres grecques et des quipus incas. -

-

Du parles ! Du aimes la chaleur comme les bonnes femmes. Regarde zes zkulpdures c'est de l'art moderne.

Le créateur cryogénise, voila ce que c'est. Et toute la mémoire du monde, du vrai monde j'entends. C'est ici notre royaume, laisse leur le liquide. Le glacier,

c'est la neige qui a déclaré la guerre à l'air.
Deviens de glace comme moi, Eisman !
Hörbiger ne bouffonne plus. Il explique les glaciers
à
Nicolas Bonnal, les teintes bleutées du lac
Argentino,
les teintes vertes d'autres lacs. Les mystères de
l'agua minerale et des lendemains qui se font
attendre. Des millions d'années d'art et de travail.

- Regarde, il va craquer... -

- Moi je vais trekker. Ce patrimoine de l'humanité
consacré à la edad de hielo, a l'ère glaciaire me
contracte.

- Solve et coagula, dit Hörbiger. Toi, che zens
que
tu feux encore retourner au Chili mon ami.

Le lendemain, grand départ pour le Chili,
destination

Torres del Paine, kolossal massif granitique, calmes
blocs ici-bas chus d'un désastre obscur. Entouré de
lacs aux yeux vairons, couvert de mousse et de
nandous, de guanacos et de lengas, cet arbre elfique
de la famille du hêtre. 80 000 visiteurs par ans, on
croit encore faire partie de l'élite, du Patagonia
korps. Avec de grands gestes Hörbiger résume les
défis de l'univers, le mariage de la terre de feu et
de la mer de glace, les défis de Gondwana et de
l'Hyperborée australe. On suit un sentier, on
affronte

un vent glaciaire, le galcier Grey, des masses
bleutées ornent le tapis gris du lac, des mutillas
se

tordent sous les coups glaces du vent, les dents de
granit des torres dansent une sarabande avec les
nuages. On salue Odin et Hörbiger murmure :

-Z'est bon de fifre dans le mythe de temps en temps
non ?

C'est le mystère du Chili cette terre du juste
extrême, du milieu filiforme. Il est inaltérable,
des

deserts de l'Atacama en passant par la lagune saint Raphael et en poussant aux tours du Paine, ce bout du monde. Inaltérable, ce défi à la médiocrité du monde inconsistant qui broie parfois le voyageur éveillé.

- Fiens che fais t'expliquer le glacier Grey.

Mais Nicolas Bonnal voit le Ragnarok, la face balayée

par les vents polaires, il voit l'Antarticque, il voit

la Voluspa, il voit Ushuaia sans les wagons de touristes. Il voit le condor, les légions de condors survoler le ciel et ses légions Azul, il voit le devenir glaciaire et enflammé du monde de Thor.

- Alors, on délire ? On est le roi du monde ?

De la plate agonie à l'agonie supérieure, au combat Ragnarok, à la furie suprême. Quand les dents du grand

loup bouffent enfin l'agneau homicide de ces champs désolés. Nicolas Bonnal célèbre les tours folles.

Ein

reise, ein berg, ein vandervogel.

- La brochaine vois que tu débrimes, tu fiens vaire du

trekking ici, cela te remontera.

Mais Hörbiger se rendort. La glace le glace. Il va s'évanouir comme un rêve solidifié, il va se fondre dans le glacier Gray, à l'ombre des tours ocre du surmonde chilien. Hörbiger disparaît et Nicolas Bonnal se retrouve seul. Il invoquera la dame du lac pour réveiller le genie du glacier

-Encore un mot, Nicolas Bonnal ?

-Am anfang war die Tat. -

Il va falloir l'enfermer.

-Ich bin ein Hörbiger...

Nous retrouvons Nicolas Bonnal a Temuco, ville perdue de l'Araucania. Il délire.

- Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir...

les lagunes glacées de saint Raphael, les portes

d'Orion... le vaisseau de Tannhauser m'a porté sur le toit de la baleine. J'ai vu l'hydroport Puerto Eden, perdu au milieu des canaux Sarmiento ou Messier. Il y avait des marées de coigues, des montagnes glacées jetant leurs laves dans la mer, et des pétrels somptueux. J'ai frôlé le Gondor...

- - On nous a dit que vous aviez apprécié Punta Arenas ?

- - Entendons nous bien. Il y a Ushuaia, son glacier Martial que j'escaladai l'après-midi après avoir emprunte le canal Beagle au petit matin. Il y a Ushuaia la douce Ushuaia la belle, ses glaces et ses monts, ses chaînes et ses forêts, cette Islandaise australe. Je n'y demeurai que deux nuits, pauvre sot, mais deux nuits infinies dans ce port si doux, cette nuit si sereine, cet exotisme en papier glacé. Et vous verriez cette route, mon dieu, cette route, qui va jusqu'à Tolhuin, un Canada onirique, une dévastation de lacs, d'anfractuosités, de notophagus antarcticus...

Et je dormai presque j'étais dans un film soviétique, mes regards croisaient ceux de belles jeunes filles libres qui s'aventurent seules là au bout de ce vrai monde. Si la femme est l'avenir de l'homme, elle sera suisse alémanique. Et toc.

- - Tolhuin ?

- - Il nous poursuit... Gondolin près de Compostelle, Tolkien à Chiloé l'île aux sorciers noirs, Tolkeyene ici même, qui en tehuelche signifierait l'ami. Et j'ai mangé l'agneau d'Ushuaia.

- - Vous êtes réconcilié alors ?

- - L'année prochaine je vais en Antartide. Dix jours pour rejoindre Arthur Gordon Pym ou bien l'étoile mystérieuse.

- - Mais Punta Arenas ?

- - Tout de même la terre de feu... lisez Ezechiel, Ezechiel parle d'une terre de feu, qui va cracher le feu, de sa forêt folle, et l'on lise sur le web les textes de Miguel Serrano, le Rosenberg local... On rachète la Patagonie, première terre choisie par Herzl pour être la nouvelle Sion. Et vous savez qu'Herzl était écrivain de science-fiction. La terre de feu,

les galciens patagons, et cette terre creuse sous certains sommets. Après l'Apocalypse... qui sait... ou une nouvelle alya. Qui sait ? J'écris sur des claviers hébraïques à Pucon.

- Pucon ?

- Oui c'est le saint-trop local, au bord du lac Villarica et de son volcan qui fume. I y a les volcans qui fument et les hospedajes suisses alémaniques. Je salue mes deux copines de jeu, Maprem et Gaia. J'ai rencontré une chilienne merveilleuse entourée de prétendants comme une héroïne nervalienne...

- Oui oui oui on y dira. Mais continuez sur votre lancée...

- Tous ces parcs naturels régionaux il y en a trop. Un certain Tomkins tient le Pumalin, la Patagonie chilienne et australe à hauteur de Chiloe. Il contrôle la carretera australe et tra la la... Et tous ces riches qui achètent font des parcs des ONG faites terres, l'Etat local n'y peut plus rien. Cela ne vous rappelle rien, docteurs Folamour ? On achète on privatise on sacralise on prépare quelque chose... Et Jünger qui parlait des autarques...

- Racontez nous votre croisière.

- Beaucoup mangé. Beaucoup dormi. Beaucoup vu. Un vrai bébé. Il y avait des Français, il s aiment Ushuaia les Français, tous cultivés, sympas, beaucoup de gauchistes, ce soir j'aime les gauchistes, Potemkine....

- Ca va ça va Nicolas Bonnal, de quoi avez-vous parlé ?

- De littérature, de Chatwyn bien informé sur la question sioniste (un certain Braun possède 14400 km² en 1900) de Rimbaud, de terres promises, de terres permises. Ils n'aiment ni Israël ni les Etats-Unis les Français bobos ou gauchistes et cela ne me rassure pas, on va se faire ratatiner, moi je cours me planquer en terre d'Elie...

- En terre Adélie ? Précisez ?

- Mais parfois le canal se resserrait, les lobos marinos nous entouraient, nous affrontions des courants austères, et je touchai aux branches de ces

hêtres. Je suis si bien avec les hêtres. Je suis même plus avec les hêtres. En débarquant je retrouvai mon nemeton, mon bois sacré près de la laguna verde, près des saltos de Puyehue sur – je ne devrais pas le dire – le sentier Carilemou (il rend très dur en fait) et là je vois la déesse.... C'est le siempreverde, le bois humide et vert le plus dense du monde et la déesse est là, c'est ma shekinah, je suis plus à moi-même.

- Parlez nous des heures les plus maussades de votre histoire.

- Je l'ai fait dans les territoires protocolaires, là je ne vis que des heures bienheureuses. Mais je sais que nous sommes en sursis. C'est pour cela que je rends malgré tout un hommage aux Français, à Ghislain même qui s'occupe de l'intégration des jeunes beurs mais veut comme nous la Révolution.

- Vous allez en énerver quelques-uns...

- C'est l'avantage de vivre seul, voyez vous. Tant que je ne me perds pas dans un centre commercial, je me sens guidé par mes hâleurs, si vous saisissez l'allusion. Et les cartes de crédit Cabal en Argentine et Din au Chili essaient de bien m'attraper dans le le mercati labyrinthe... N'oubliez pas non plus, chers docteurs, que je fus rendre hommages aux cerros Guillaumat, Saint-Exupéry et Mermoz, notre aviateur de la croix de feu, nos héros austraux, nos aéropostiers de l'Antarctique. Nous sommes les meilleurs, nous sommes les meilleurs. Mais je dirais plus rien des grandes manoeuvres. Moi j'ai fait le Calafate, monsieur. Sans carte bleue.

- - Et Punta Arenas.

- C'était doux, c'était chaud. J'offris des cigarettes aux lycéennes patagones, j'arpentais la ville colonaile, je logeai au Bustamante tenu par une sainte femme. Dans cette ville de nulle part je me sentis enfin au bout du monde. Ushuaia n'est qu'une ville ravissante. Et je trouvai enfin la rose dont parle Saint-Exupéry.

- - On s'en fout.

- - MM Mendele et Grosskelkrot, la discussion est

terminée. Je m'en vais dans les déserts chiliens
trouver l'altiplano mental.

- - On va vous soigner, ne vous inquiétez pas.
- - Bonjour chez vous !

J'avais laissé la Patagonie. Je devais me rendre au nord, remontant le long fil de cuivre chilien. La route longiligne s'ornait de merveilleux observatoires, de brumes côtières, de déserts mystérieux jonchés des suevai(1) de voyageur. Je me sentais plus fort. Il y a comme cela des voyages qui vous révèlent ce que vous cherchez. Nous voulions le Tibet, et ce furent les Andes. Andes chrétiennes et hispaniques ou je dansai comme l'Inca la danse en l'honneur du ciel et de la vierge. J'arrivai à San Pedro d'Atacama, Mecque andine du tourisme local. Village en adobe, argile cuite sous le soleil, entouré de salars(2) de la peur, de déserts et de geysers. Une vieille église en bois de cactus, une longue messe guerrière où le bon prêtre dénonce la main noire qui contrôle son pays et qui, voilà trois ans, brûla sept statues pieuses.

De jeunes voyageuses plus intrépides que les garçons, venues de Grèce, de France ou d'Amérique, avec qui l'on partage le cabernet chilien dans les restaurants troglodytiques. Et ce val de la luna, ce lieu inaltérable, le lieu où le ciel touche la terre, le cosmos les sables et la pierre. Un lieu de méditation présocratique, une révélation inouïe, du glacier au désert. L'Amérique latine serait l'Eldorado du voyage, Atacama, l'esprit hurlant du voyageur mué en condor éternel. Tout ce qui est humain me serait étranger. D'Atacama, je ne pouvais gagner Salta. Je choisis donc le Nord et ses salars. Le salar d'Uyuni, le plus grand du monde, dans la pauvre Bolivie qui jouit de commentaires si divers. Bolivie, le Tibet de l'Amérique latine, ce toit du monde endimanché en ce 20 février par les flonflons du carnaval de nos frères indiens. Cette route d'Uyuni bradée au touriste de passage fait son effet : on navigue plus qu'on ne roule à cinq mille mètres, on crève de froid dans le premier campement, on voit la lagune verte et ses résistants flamants qui virent comme elle de couleur. La lagune devient tahitienne, elle est bordée de volcans enneigés, elle est irrésistible, reflétant toute la beauté de cet altiplano, qui joint la hauteur de l'esprit à l'équanimité de l'âme. Je dirai que la musique de Loreena Mc Kennitt que j'avais découverte à Santiago me fut profitable au-delà de mes espérances. Je pris avec mes compagnons un bain dans les sources thermales, nous gagnâmes les geysers, cette boca(3) éructant de la terre mère, qui crachent leurs bulles colériques à la face du ciel.

Ce fut l'ivresse du réel. La nuit fut éprouvante. Le lendemain nous gagnâmes des déserts, des parois ivres, et une vallée de momies et son village magique Atolxa, avec son petit jardin entretenu par les chrétiens les plus pauvres de la terre. Ils font visiter leurs momies profanes, ils cultivent la quinea, céréale riche et méconnue. Les cactus se dressent comme des doigts pointés vers le ciel azur et glace, l'accusant de tant de

misère. Mais il y a une vierge, la vierge miraculeuse du salar. Je vais prier. Je croyais avoir tout ressenti dans les canaux étroits du Chili, dans les glaciers Moreno et Upsala, dans les détroits d'Ushuaïa. Comme Tintin je découvre que l'Amérique du Sud est la terre des mythes : Valparaiso, Iguassu, Machu Picchu, Rio, l'Amazonie, toutes les folies du voyageur gavé de lugares de locura, de lieux de folie. Et je ressens le puissant de cette parole : reconquista, la reconquête du soi, cette route du soi que jamais je ne trouvai en Asie. Et cette volonté de devenir un conquérant du monde, un penseur grec ivre du temps et de l'espace, des pierres et des matices(4) ocres et roses. J'ai conquis l'or de la mémoire. Le soir nous couchons dans un hôtel invraisemblable, l'hôtel du salar, une résidence pour dieu perdu. Nous goûtons la douceur paradoxale de ce lieu chasseur de bruit et des insectes.

Nous sommes à 3 500 mètres et je dors mieux, en dépit de trois bouteilles partagées avec un frère d'échappe, le Japonais Take, avec qui je trinque (kampei !) en l'honneur de la fin de l'histoire et de la géographie. « Le Japon meurt de la défaite de 1945 » me dit Take. Je pense à ces femmes remarquables, rencontrées au cours de mon périple, qui n'auront pas d'enfant et je médite la fin du cycle. Le long hôtel de sel semble un monastère. Il en coûte sept dollars la nuit dans une chambre bien orientée où j'assiste au lever du dieu-soleil. Et nous partons traverser le salar. On croit avoir tout vu. Car j'avais vu le lac salé des mormons sous une brume blanche. Mais je n'avais rien vu. Juan Carlos, mon guide chauffeur et organisateur, quitte le chemin de terre et plonge dans l'eau du salar. Nous roulons sur l'eau si bleue de ce lagon immense, nous marchons pieds nus sur les eaux, nous goûtons l'ivresse purificatrice de ce sel si cruel. Le ciel est dur comme la justice divine. Une jeune Française évoque le paradis. Le bleu touche le blanc, le sel touche la terre qu'il convertit en figures hexagonales. Notre Père qui êtes au sel...

Le réel nous rattrape bientôt et le gros Toyota tombe en panne. Nous cuisons au soleil pendant que Juan Carlos s'affaire. Le soir nous gagnons Uynii, bled misérable et perdu au monde, où l'on mange pour trois francs. Je décide de monter dans le bus de Sucre, avec changement à Potosi au milieu de la nuit. Des grondements de tonnerre ébranlent la course du bus bien frêle. Je me rappelle à la cruauté et à l'insignifiance de la nature. Et je suis le seul Occidental à opter pour un transport si ingrat. Moi qui ai dénoncé tant de fois l'invasion touristique, je me retrouve bien seul à Potosi, ville à drôle de mine, vers trois heures du matin et quatre degrés centigrades en plein été. Pourquoi Sucre ? C'est un vieux rêve, j'ai toujours aimé les anciennes capitales.

Et je sais par la télévision de mon Espagne bien aimée que Sucre la présidente est la résurrection de ma Grenade bien aimée, un barrio de Santa Cruz perdu au milieu des mondes. Je sais aussi qu'après le sel qui m'a brûlé, c'est un mot que je guette, la face sucrée de Dieu, sa miséricorde après sa rigueur salée. La ville apparaît sous les brumes

incas au petit matin, c'est la merveille annoncée. Je trouve un hôtel avec patio colonial et je gagne ma première église pour entendre la messe au petit matin avec le chant du coq. Le sucre m'envahit de sa douceur, et l'Espagne triomphante de Compostelle où Carmona revient chanter à mes oreilles (orilla, rivage, en castillan). J'ai trouvé le château du monde, je vais goûter à la débauche sonore du carnaval de ces frères tranquilles de l'ailleurs absolu.

Journal de Sucre

Sucre évoque Tolède, Sienne, Séville, un pueblo blanco andalou : des dizaines de collines, autant de miradors, des maisons blanches sagement ordonnées et couronnées de tuiles.

Le centre de la ville est la place du 25 mai ordonnée d'édifices baroques, tous immaculés. Il y a un cimetière superbe, digne du Recoleta de Buenos Aires, un jardin Bolivar, un couvent franciscain au sommet de la ville, précédé d'une arcade qui surplombe la ville.

Pour un peu je me croirais dans le Generalife. La population est sage et élégante, très bien coiffée. La Bolivie passe pour un pays arriéré, ici on est dans une merveilleuse « synthèse de tradition et de modernité ». Il y a un opéra, une cour suprême, et des cybercafés. Il n'y a pas trop de touristes, ce n'est pas la saison (on est en pleine saison des pluies) et il y a un carnaval recommandé par les guides de voyages à Oruru à 500 km de là. Mais il y a bien sûr un carnaval dans la première ville universitaire du pays.

Je me fondrais bien dans la ville de Sucre. Je me cristalliserais bien ici. C'est une ville qui donne de la force, comme Grenade, allez savoir pourquoi. Le marché couvert est une vraie petite ville où les Indiens passent la moitié ou plus de leur journée à vendre des pommes de terre, des poulets, des salteñas (les empanadas locales), des piles et du shampoing. On y loue même une bascule pour se peser un temps. Les couleurs s'entassent, les tomates et les bananes, tout ce qui pousse sur terre bolivienne est ici. La Bolivie jouit de tous les climats, de toutes les températures. Cette population vit en marge du mouvement de l'argent

planétaire. Elle vit avec cent euros ou moins par mois, mais ici cela ne veut plus dire beaucoup. On s'y loge pour dix ou vingt (euros). J'avais aimé cette vie gratuite ou presque en Inde, puisqu'elle facilite le passage à travers le trou de l'aiguille : l'argent n'est plus une obsession. Je rencontre une famille de Français originaux, installés depuis peu, et qui font ferme et restaurant. En feuilletant leurs livres de cuisines, j'éprouve non pas une nostalgie mais l'impression que la France est un livre de cuisine, comme sa terre et son histoire.

Je retourne voir le Seigneur des Anneaux : l'acteur qui joue le rôle de Gimli le nain a persisté et signé dans sa dénonciation du remplacement de la population européenne ; mais il n'est pas le seul du casting.

L'homme blanc n'a plus le droit de vivre que dans les rêves, du moins en Europe. Dans mon bel hôtel doté d'un patio, je caresse le chat qui me fête en repensant aux horreurs entendues sur TV5, la télévision internationale francophone. On se vide par les yeux, disait Bossuet, on s'emplit aussi d'excréments les oreilles. Cet hôtel se flatte, outre ses somptueux patios coloniaux, d'une plaque à la mémoire du Che Guevara qui séjourna là. Le Che, objet aujourd'hui d'une polémique sur le droit à l'image : c'est l'icône consacrée des touristes européens.

Mais c'est le temps du carnaval : les quartiers défilent, les corporations, les confréries d'étudiants ou de travailleurs. Pendant quatre jours les rues ne désemplissent pas et on étouffe sous les pétarades des instruments à vent qui se répandent dans la ville. Le grand jour est bien sûr le dimanche avec, comme en Europe, les géants – celui de la mine, celui du dinosaure (il y en a des traces ébouriffantes par-là), celui de la faucille, qui défilent dans la rue, devant même le Gran Hotel. Errer dans la ville comme j'aime à le faire, notamment après avoir enfin vu sur le câble américain le Hamlet de Mel Gibson, pamphlet contre la corruption des temps, n'est pas une mince affaire : les gosses nous aspergent de globos (c'est leur conception à eux de la globalisation), de ballons

d'eaux, et des fenêtres baroques aussi les filles, enfin audacieuses, arrosent le passant distrait. Je suis frappé par l'unité de ce peuple. Plus je séjourne hors de France, plus je suis frappé par l'unité des peuples qui font la diversité du monde. Au lieu que la diversité des peuples fera l'unité du monde, qu'on nomme globalisation ou métissage. Dans un cas on a un marché couvert, dans l'autre des centres commerciaux. Au cours d'une de mes escapades, je passe devant le colegio von Humboldt. Ce grand savant est notre anti-Darwin. Il raconte les soirées coloniales à Quito, il mesure la température du courant qui porte son nom, il consacre sa fortune à éditer luxueusement son œuvre. L'autre grand homme, avec le général Sucre, est Bolivar, franc-maçon qui ne voulait pas de la Bolivie et qui, profitant de l'invasion de l'Espagne par Napoléon, « libéra » le continent. Deux siècles après, les favelas, l'insécurité, la division. Tout ce qui est consacré par l'Unesco date des Incas ou des Espagnols. Je médite mes jardins de l'Alhambra aidé par le poster d'un salon de thé tenu par une douce vieille dame.

Le carnaval va prendre fin ce mardi. C'est le jour de la « challa », rituel qui remonte aux Incas. On allume un brasero près de sa porte, on y cuit des aliments, on l'offre à Pachamama, la déesse-terre, la mère du bon peuple. Les gosses se déchaînent dans la rue, je fais mon tour d'adieu à la douce cité qui s'achève au mirador du Recoleta, d'où la cité douce sourit aux rares rayons de soleil. Que d'endroits préservés aurai-je découvert sur terre, moi qui fais mine de croire que la couronne d'épines parisienne s'est étendue partout.

J'arrive à mon mercredi des cendres qui pour des raisons personnelles (mon pessimisme morbide) est ma fête chrétienne fondamentale. Dans la grande cathédrale de Sucre, il a des milliers de « jeunes » en uniforme d'écoliers qui prient avec moi pour le salut de leur âme. L'évêque dit la messe, comme on dit en France... je garde la cendre tout le temps que je

peux, comme une marque d'indignité et de transmuté. En retournant à l'hôtel faire mes adieux, je vois sur CNN que même en Amérique des voix courageuses défendent le film de Mel Gibson. Un noir sympathique explique que la Bible Belt a tenu bon et que toutes les familles américaines ont pré-acheté leur place. Cela ne dissuade pas le New York Times d'effectuer ses piteux coups de patte : Jésus n'a pas existé, l'Évangile est un faux, Gibson est un sadique... les pauvres. Alors que je déjeune, un jeune bolivien me demande si c'est bien Nietzsche que je lis là : je relis en effet le Zarathoustra, mais le nom de l'auteur sur la couverture est illisible. En France on sait qui est Fogiel, en Bolivie on sait qui est Nietzsche. En sortent de la messe. Mais je dois quitter Sucre, mais cette ville pour moi a maintenant la douceur de la grenade.

Le surhomme a Rio

Nous retrouvons Nicolas Bonnal au pied de l'édificio Ewers, a Copacabana. Il sirote une caipirinha en compagnie du fantôme de Horbiger et du double astral de Jean Parvulesco, qui a bien voulu se transporter jusque là.

Ach... fait Horbiger, ça me rappelle le film de Hitchcock, Notorious, tu sais sur les allemands refuchies la après la guerre...

- Notorious, avec Ingrid Bergman et Cary Grant. La grande époque du Brésil, celle de Getulio Vargas...

- Un président fasciste qui se suicide, une vieille habitude bougonne Horbiger. A l'époque tu aurais vu...

Nous tenions tout, les favelas se tenaient à leur place, on allait le week end à Neue Freiburg ou Teresopolis, à Uberlandia. C'était le Brésil bavarois, la saxe tropicale, on était chez nous, dans l'ailleurs basolu. Et là on se fait gier, il n'y a même pas de filles à touristes

- Allez voir le musee imperial et celui du Catete, dit Jean Parvulesco. Ils sont abyssaux.
- Je revais de ce Rio la, dit Bonnal. Un Rio crepusculaire, tropical, azureen. Ici on se croirait a Monaco et en meme temps au Puy en Velay.
- ce que vous venez de soulever est abyssal... tout comme le nom de cet edificio.
- léau est froide, l'eau est dangereuse ici. Il y a des lieux maudits a Rio. Le morro Urca, le morro Babilonia, cette plage Ipanema, dont le nom signifie en indien lieu dangereux. Rio resume l'horreur et la beaute du monde post-moderne.
- Arrete de ragonter des gonneries. Retourne a Bahia si tu nés pas content.
- J/ ai aime la capoeira, les danses negres, pas celles du carnaval. Ils vivent comme dans un film de Leni la haut. Ils cousent leur filet, ils barrent leurs jagandas, ils invoquent leurs dieux du candomble. je me voyais a Assouan, au Soudan...
Tout est mort en 39, nous sommes dans l'anti monde, murmure Jean Parvulesco.
- Maitre vous buvez trop de cafe. Jáime cette ville. Il y regene une atmosphere de cote d'ázur, et la cote d'ázur est fasciste, elitiste, aristocratique, nihiliste. Rio est nihiliste. Il ya ces edifces art deco, annees 50, il y a cette luxuriance verte.
- Ipanema ? On se groirait en Baviere lété, chante Horbiger. Tout est vert et tout est bleu, ici c'est Rio...
- Et ce pain de sucre... tu te rends compte Horbiger, il y meme un morro do caõ, une tete de chien, comme celle qui surplombe Monaco.
- Tu es rebarti avec ton histoire de sucre ? Sucre, le salar d'Úyuni, et maintenant le pain de Sucre.
- Les plages sont desertes... mais il y a ces corps qui s'entraiment, cette severite, cette jeunesse aussi moins jeune qu'á Bahia.
- Mais tu n'arretes plus, Heil Nigger pendant que tu y es !!
- Plus blanche aussi, remarque Parvulesco.
- Les blancs se salissent comme les murs. Moi je

transpire dans une sensation de froid. J'ai du quitter la plage de Flamingocet apres-midi.

-On va retourner en Patagonie ? Tu ne m'as pas fait vendre du glacier pour venir voir des negres jouer au volley quand meme ?

- Oui, Horbiger, mais a Bariloche. Cher Parvu, que je ne reverrai sans doute pas car, Stefan Zweig inverse, je perirai ici, je vous dirai que le Tibet ultime etait dans les Andes.

- C'est bien ce que je pensais, les autres se sont trompes de combine.

- Le vrai peuple élu c etait l Espagne et c'est lui qui va sauter... Regarde ce qu'ils font a l Argentine aussi, coupable d'en avoir nettoye 4000 a la fin des annees 70.

- 4000 ? Gand meme, zagres argentins... et sans devoir de memoire !!

200 milliards de dollars de dettes et pas un de mes chers argentins n a de voiture... Je disais donc

Bariloche dont j'ai deja parle... Il y a le tresor.

Notre tresor. Apres la guerre on a surnomme Bariloche Berchtesgaden, il ya ces lacs sublimes ce vert et ce bleu qui sont nos deux couleurs,disait Gunther. Et toi, Horbiger, tu vas m'aider a retrouver le tresor.

- A ton service zegret mon ami...

- Avant de partir, n'oubliez pas l'homme de Rio, sussurre Parvulesco, qui pense a sa jeunesse de nouvelles vagues, un film a clef, sur Brasilia la noire et la maudite qui detrona Rio, la Rio de notre ami Vargas.

- Moi j'ai vu le surhomme a Rio, dit Bonnal. Il m'a fait peur. Je l'ai vu ce matin, il surplombe la ville avec ses paumes tendues, sur ce moro corcovado (un mot tordu), ce christ fasciste et magnifique, art deco et new age, qui ecrase tous vos conciles, il est calme et serein, dur et protecteur, il est puissant, il annoncait un autre christianisme imperial, heroique, byzantin.

- C'était Vargas, c'était Vargas...

- Mais tu en parles comme si on etait en Atlantide !

- On est en Atlantide. Cela fait 4 mois que je le

repete. L'Amérique du sud c'est l'Atlantide. Je te le montrerai au Macchu Pichu. En attendant je repaie une tournée.

- Et morgen on va voir l'übermensch de Rio...

Brazil :Un empire tropical

Un je ne sais quoi me retient à Rio, où je comptais déjà passer l'hiver austral. Cette ville évoque ma phrase préférée : les villes où l'on a vécu deviennent les quartiers de la ville où l'on meurt. Je peux errer dans un pseudo-New York, un Montmartre plus grand. Je me retrouve dans le Tunis de mon enfance, et vers son Belvédère. Je suis aussi au Puy, notre Puy en Velay, car le pain de Sucre, le morro de Urca, le Corcovado sont pleins d'une force médiévale, presque romane. Et je ne parle des merveilles botaniques, des flamboyants, des mangueiras et des arbres du carême. Cette force se reflète dans le peuple de Rio, ce povo athlète qui court, saute, bondit, s'entraîne à toute heure, se tortille même à la messe catholique ou protestante où il ne cesse de se rendre. Filles et garçons sont fondus dans une même beauté grecque et métisse (metis signifie sagesse engrec, si je me souviens bien ?...).

J'ai cité Montmartre : il y a Gloria et Santa Teresa, deux collines magiques et coloniales préservées du bruit et des intempéries (c'est le cas de le dire) de la modernité et de la mondanité. On monte et on descend, on traverse les siècles à pied ou en tramway, dans le bondinho. J'ai trouvé à douze euros un hôtel avec vue jardin et piscine, une architecture digne de Hitchcock et ignore des guides. Santa Teresa est pour les après-midi qui ne finissent pas, ceux éclairés par Chirico ou Dali.

Rio est une ancienne capitale: j'ai dit tout le bien que je pensais des anciennes capitales, Qui m'évoquent les vieilles maîtresses de nos rois à la jeunesse éternelle. Les musées de la république, le musée d'histoire nationale ~ou l'on deambule seul comme dans

un clip de Kraftwerk - , le musee des beaux arts figurent un Bresil impossible et reel, plus grand empire chretien du monde au XIXeme siecle apres le russe, une cour et des aristocrates, des bonnes manieres et une civilisation francophile. Tout ce Qui a ete perdu au Xxeme siecle...

La France est plus que jamais une idee. Je rencontre une dame d'un certain age, Liliane, au cours d'une projection a la casa França-Brazil. Nous voyons ensemble le monstrueux Alphaville de Godard, Qui marque la fin du monde (dans les annees 60, quand on construit Brasilia ici) et le sublime Belles de nuit de Rene Clair, cineaste que je ne connais presque pas. Dans Belles de nuit, Gerard Philippe file a travers le temps retrouver des belles dans ses reves. Mais sa realite s'ameliore, comme dans une nouvelle de Cortazar, et son univers onirique le decoit. A quelle epoque vivre en effet ? 1914 ? La Revolution ? les pestes et les famines ? La guerre de cent ans ? L'occupation romaine ? J'explique a Liliane que le film me marque parce que j'avais ecrit cet article sur la France et son merveilleux cinema. La France est le pays des contes de fees et des chateaux enchanteurs. Elle n'est rien d'autre et tant pis pour les elections regionales. Les Français que je croise a Rio, politises a gauche, en quete de drogue, d'ASSEDIC, de RMI et de gosses tarés a adopter (on file les meilleurs aux yankees), je ne les connais pas. Ils sont autre chose. Ce sont les enfants d'Alphaville et de Metropolis. Un joli reportage de Marcel l'Herbier clot mon cycle cinephile : l'Herbier évoque cette fantaisie française si loin de nos cartésienneries imposees: la France etait aussi une traumland, une terre du reve. Rio sera aussi la ville de la Passion du Christ. Mais je prefere le christ imperial byzantin ou celui du Corcovado aux fatiguants 400 coups de fouet de Mel Gibson. Il peut remercier le rabbin Foxman Qui en a fait la star la plus riche du monde. C'est une adaptation scolaire sans le souffle des mysteres (je ne polemiquerai avec personne). Mais l

idée était excellente d'user de l'araméen et du latin.
Pour moi Qui apprend une sixième langue, c'est un intense plaisir de voyageur. Mais Dieu que Gibson, pour comprendre le Jardin des Oliviers, aurait du venir avec moi à la chapelle royale de Grenade contempler le Botticelli... J'ai dit que je ne polemiquerai pas.

Liliane me sert d'Éurydice brésilienne et me mène à Petropolis. La ville impériale cousine de Vichy ou de Baden-baden, ville de Pedro II et de son impératrice Thérèse. J'avais été ému par les mémoires de la comtesse de Paris et son enfance brésilienne. À Petropolis je suis en Europe royale, dans une ambiance de cour avec des enfants blonds, des palais bizarres et même une maison des sept erreurs, aux façades dissymétriques. Le Brésil est un pays de trous noirs, de trous bleus et de trous verts (tiens j'ai aussi revu le Visiteur du soir, Qui est un monument au satanisme honteusement appliqué au moyen âge). Petropolis est aussi une ville de pâtisseries et de brasseries, un Brésil Qui sent l'Allemagne. À Berchtesgaden avec mon ami Antoine nous avons senti il y a quelques années cette verdure tropicale de la forêt bavaroise. On la retrouve ici, je la sentais à Iguassu.

Liliane, que je n'ai pas inventée, retourne dans son monde. J'arpente le centre de Rio et son Cinelandia, je goûte à Copacabana la joie d'être le voyageur plus heureux au monde, le jour des petits vents, et je relis Manon Lescaut ou est décrit le destin de la France dans une écriture étincelante de sobriété et complexité classique. Rio est une ville de librairies comme Buenos Aires et je me régale comme dans une confiserie en découvrant enfin Young et ses voyages en France pré-révolutionnaire. Pour marquer le coup je me rends à Buzios le Saint-Tropique du Brésil, d'ailleurs lancé par notre BB nationale Qui a même droit à son monument. Buzios est un Venise balnéaire puisqu'un cercle de plage en plage en bateau-taxi. Je sympathise avec un portugais d'Afrique du sud Qui me rassure sur ma bonne ville du Cap et un canadien anglophone. J'ai toujours un rapport magique avec

lescanadiens anglophones. Enfant je ne revais pas définir pendu comme Nerval à Paris mais trappeur au Canada.

Le 3 avril je dois rentrer et je vais donc rester.

L'Espagne assommée (Atocha c'est ta shoah) par le choc en retour de 1492, trahie par un mineur asturien (le royaume initial de la Reconquista) pour une poignée de haschich, les élections françaises qui annoncent un retour ubuesque du socialisme en France, c'est beaucoup pour moi. Et puis je dois revoir Atacama avec un groupe d'Argentines volubiles. Que demande de plus un partisan de l'Émir tropical...

Le noir et le vert

Nicolas Bonnal est revenu à Buenos Aires. Il a traversé la Sierra des Araras dans l'état de Rio de Janeiro et il a franchi une tumultueuse frontière à Iguassú. Nous le retrouvons dans le cimetière du Recoleta où il converse avec le fantôme de Adolfo Bioy Casares, l'inventeur de Morel, avec le baron von Humboldt qui sait tout des flamboyants et des jacarandas et avec son pote Horbiger.

- Horbiger je vais te quitter. Je vais te remplacer par le baron prussien plus politiquement correct avec ses plantes.

- Du ne veux pas me faire ça !!!

- Mais oui Horbiger. Sdb dépend de la pub et avec tes idées politiques et ton comportement avec les femmes (Horbiger passe ses soirs à danser avec des argentines jeunes et sublimes) tu es zubremment politiquement incorrect.

- Ah bon...

Nicolas Bonnal est dans le cimetière si père Lachaise du Recoleta. Il aime la tombe de Bioy Casares, l

auteur de l' invention de Morel, le general Roca et les vieilles familles germano-latines qui ont petrifie leurs reves dans la roche. comme dans les visiteurs du soir.

- Nous sommes et nous mne sommes pas Horbiger.
- Alors nous ne sommes pas.

Heraclite, La Rochefoucauld, Jean Raspail et le reste... La terre du voyage c 'est la terre qui n 'existe pas. Nicolas Bonnal a si bien dejeune a midi. Le bife de lomo fut sublime, une nouvelle ivresse carnee. Il a bu de l bodega Lopez et il a repense a la plus belle fille du monde qui reside a Mendoza. Elle s appelle Soledad.

- Non Horbiger non. Ne resiste pas. Je dois renoncer a toi. La vice-presidente des patagons a decrete sur le net que j'etais plus politiquement incorrect que les irakiens en Irak.

-Za je la comprends tu telires pluz que moi alors... mais ou vas tu te rendre sans moi.

- Sans toi je vais aller a Bariloche de nouveau. Donc je pars avec toi Horbiger. Tu te souviens de notre Baviere tropicale au Bresil ?

Nicolas Bonnal a beaucoup aime le quartier de Santa Teresa a Rio de Janeiro. Il y a des collines, des cypres, des flamboyants pour le baron et le fastueux bondinho le cable car de Rio. Un petit tramway electrique qui passe per les collines au pied de notre seigneur royale Jesus qui benit tout le monde et d ailleurs dejeune de temps en temps avec les pauvres des favelas.

- C'est le noir et le vert. Le vert des arbres et de la jungle, le noir de ces genies paiens et chretiens issus de l'esclavage, danseurs athletes de capoeira, souriants et serviabes, tous communistes et qui comme

mon copain Charco de 66 ans ne jurent que par Hugo Aragon Brel ou Leo Ferre. Charco me chanta leurs textes j'em pleurais j'etais plus en France avec ce bahianais au Largo de Machado, avec mon pote negre Charco que si je fusse reste devant la tele de Fogiel a ecouter ses delires mossades.

- Pon.. que va ton faire a Bariloche ?

- A Bariloche j'atteindrai comme dit Bataille les cimes du possible dit Nicolas Bonnal. Je serai le lac et le vert la pluie et la bataille le roc et le condor. Je serai le desert qui croit je serai le dieu des entrailles de la terre et je defierai le vieux dieu des societes humaines fatiguees.

- Tu es completement fou c'est moi qui vais te dissoudre comme l'invention de Morel.

- L'Argentine je l'ai dit Horbiger c'est la terre des ivresses carnees. Nous sommes le vendredi saint et je te defie de trouver une terre plus christique en ces temps d'apocalypse. Vois le Christ conquerant l'oeil alerte a la fin du film de Mel Gibson. Il va se les manger comme on dit dans son rayon de lumiere americain. Il est nu charnel et royale. Il est lumineux comme dans le film de Duvivier sur les amours de Marianne qui celebre un argentin venu d'ailleurs.

- Alors si c'est comme cela je pars avec toi a Bariloche ajoute calmement Horbiger.

Nicolas Bonnal rencontre Sylvebarbe a Bariloche

Dans le bois de Tijuca a Rio, j'avais eu des envies déchirantes de Patagonie – par-dessus tout de Bariloche ou je n'avais sejourne que deux jours. Je descendis a Buenos Aires ou je decouvris avec Chesterton un restaurant fameux, le Bec Fin, et le fabuleux quartier de Belgrano ou pour le prix d'une

studette sur l'île saint Louis on s'achete un hôtel particulier digne des banlieues huppées de Munich. En passant j'oubliai de revenir en Europe. Bateau ivre jamais gavé de paysages que l'homme a cru voir, je traversai la Pampa et ses paysages automnaux tristounets et franchis le pont Colon qui me ramenait dans le vrai monde des rêveurs, la Patagonie septentrionale. Les alamos et les sauces jaunies par la saison des tempêtes jonchaient le Valle Encantado et ses tours volcaniques sculptées par les vents de l'Indien.

Bariloche – en mapuche, le lieu de l'autre côté – mérite bien son nom, tapie aux bords du lac Nahuel Huapi, Aut.-lieu de la résistance indienne et du voyageur éveillé. Je gagnais saint Martín des Andes, saint Martín étant, je le rappelle, le saint Patron de Buenos Aires, en franchissant ou longeant les sept lacs andins, le lac espejo, le lac Escondido, le lac Falkner... ce vert inouï, ce bleu céleste, ces grandeurs épargnées, ce petit bout de chrétienté du bout des Andes... Dans l'église san José, une famille se fit peindre devant le Golgotha. Mel Gibson était partout présent.

Puis je gagnai l'île Victoria, sise au milieu du lac gigantesque et ses forêts d'arbres Hospedes, invités par des jardiniers imprudents, arbres de tous les coins du monde, sequoias, cèdres ou araucarias. Dans cette île j'écoutai Mahler, la première symphonie, la cinquième, et les Ruckert-lieder. Le grand musicien était inspiré par les grands bois, et je pensais à mes années de voyage et d'apprentissage en Mitteleuropa. Ich bin der Welt abhanden gekommen... et quoi ; Moi aussi j'ai envie d'abandonner le monde et de revivre au milieu des bois, goûtant la waldeisamkeit, la solitude boisée de mes chers romantiques. C'est là que je retrouvai Sylvebarbe.

- Tu vas bien, Sylvebarbe ;
- -Pfff...Pfff... Tu as vu tous ces nouveaux arbres et ces constructions de luxe autour de mon lac ;

- - Ne te plains pas Sylvebarbe ; En France tu serais un coin de table dans une station de ski a vingt mille euros le metre carre. Les Anglais sont en train de virer les narbonnoises de Perigord et de Bourgogne, c'est la deuxieme guerre de cent ans et cette fois du Guesclin ou Jeanne d'Arc sont remplaces par kaufman et Broad...

- - De quoi parles- tu ; En fin, je vais te montrer mon bois d'arrayanes.

Sylvebarbe me chargea sur un de ses puissants bars et nous gagnons le bois sacre des arrayanes.

- L'arrayan est un myrte, tu vois. Luma apiculata, son tronc est orange, il se tort de plaisir dans sa propre foret comme un poete dans ses mots, un musicien dans ses notes. Goute le chant silencieux de ces arbres...

- Sylvebarbe.... je voudrai voir la maison de Bambi.

La foret d'arrayanes fut sauvee par un allemand, Jose Diem. Il construisit cette maison de bois qui inspira la grand Disney pour dessiner son Bambi. J'ecoute Clannad et des musiques celtiques pendant que je me penetre de cette intensite superieure et que Sylvebarbe harangue ses bois dans une langue arboree que je ne comprends pas. Il y eut un autre savant autrichien qui concut la bombe atomique argentine avant qu'une campagne internationale l'en empêche. Dans Bariloche l'obscur avec ses cathedrales de pierre et ses geniales constructions de l'architecte Bustillo bat le coeur souffrant de la grande nation argentine.

- Mes arbres sont furieux, ils construisent des escaliers de bois ridicules et ils ne peuvent plus mediter.

Je ramasse des feuilles de myrte. Je repense a Grenade et a mon Alhambra, a son patio des myrtes –arrayanes justement. Aladin me fait un clin d'oeil par-dela les ages et les flots. Le soir – tous les jours meme – les

guides nous évoquent les menaces qui pesent sur la Patagonie, et les éco-barons, ces grands forestiers dignes de Junger qui privatisent les derniers espaces sacrés de la planète. L'ombre s'étend. Soros a racheté le somptueux hôtel Llao Llao pour une bouchée de pain au temps des privatisations folles et il en a fait un hôtel club golf resort et quelque chose encore de pire.

Un groupe arrive. Sylvebarbe se déguise en arbre. Je prends un peu de barba vieja, cette plante épiphyte qui ne pousse que dans les lieux les moins pollués et qui orne de sa barbe silvestre justement des arbres les plus seigneuriaux.

Je retrouve Sylvebarbe deux jours plus tard au Cerro Tronador.

- Ca je sais que ce sont tes bois préférés.
- - Tu parles ; J'ai même appris aux lecteurs de SDB leurs noms latins : *Notophagus bombeyi*, *Notophagus antarcticus*, des bois de hêtres.... cela me rappelle le mont Beuvray.
- - Mont Beuvray ; Pff Pff je connais... hêtre ou ne pas hêtre telle est la question. Ce ne sont même pas de vrais hêtres d'ailleurs. Vois les fleurs de nosros, et celles de roses sylvestre, venues aussi d'Europe. Je te montrerai des alerces plus tard. Cela tu vois, c'est de la caña colhique, une variété de bambou qui ne pousse que dans les forêts tempérées humides, les semperviventes. Tu en as peut-être déjà vu dans ton beau Chili...

Près d'une lagune verte je vois le baron von Humboldt cueillir des joncs, pendant que le chevalier des Grioux, rencontré à Rio, tente vainement de séduire une nymphe tehuelche. Mais l'indienne prêtresse le perd avec ses pétroglyphes. Sylvebarbe me mène ensuite au glacier negro qui meurt doucement avec le réchauffement de la planète. Une pluie douce tombe. Le temps est gris comme ces temps qui ne courent plus. Mais les teintes jaunes des nîres, les bois rouges de

lengas & un nom elfique, non ¿) donnent des couleurs a mon coeur.

- Tu restes encore ou tu bouges ?
- - Non non Sylvebarbe. Je veux vivre un automne patagon. Je devrai juste rejoindre Horbiger au glacier Moreno, victime lui aussi cette annee des aleas du temps et d'un formidable desprendimiento. Mais pour l'instant je reste avec toi dans les bois.
- - Viens, nous allons saluer la deesse.

Adrienne en Patagonie

Nicolas Bonnal se promene toujours avec Sylvebarbe. Cette fois ils se trouvent pres de la cascade de cantaros, tout pres de Puerto Blest quelque part en Patagonie andine.

- Pfff...Pfff..Tu vas voir un bois d'alerces, dit Sylvebarbe.
- - Alerce est un beau mot arabe, repond Nicolas Bonnal. Il designe le meleze.
- -Il vient de loin alors... Mais l'alerce que je vais te montrer est millenaire. Il est aussi ancien que ton Clovis.

L'homme et le geant arboreen cheminent entre les bambous de la forte valdivienne, cette meme foret que Nicols Bonnal renontra au Chili dans le sentier Carelimou.

- Tu sais que Valdivia...
- - Je sais... on dit qu'il fut devore par les Indiens. Quelle belle mort pour un conquistador, mourir devore par les canníbales...
- - On peut reintroduire les arbres, on ne peut pas reintroduire les Indiens, sit sombrement Sylvebarbe.
- - Alors on introduit des touristes comme partout...

La puissante cascade devale d'une lagune verte qui git a l'ombre des cerros patagons. Dans ce decor infini, resonance encore la musique de Mahler. Mais les

bambous aussi jouent de la flute. Cheres cañas colihue...

- Voilà, c'est la, dit Sylvebarbe. Je te presente le seigneur des 1500 anneaux, l'alerce le plus puissant du monde, mon ami depuis qu'il n'est plus mon apprenti.

Le tronc puissant et ombrage du geant se perd dans la futaie, dans les sommets de la foret.

- Ce ne sont plus des arbres, ce sont des tuyaux gents d'orgue, dit Nicolas Bonnal qui presente ses respects au prince de la selva valdiviana. Il reste quelques instants immobile comme l'arbre dont il apprend le silencieux langage.

-Pfff..Pf.ff... interrompt Sylvebarbe qui caresse sa barba vieja. Il y a des visiteurs. Nous devons y aller.

En descendant la pente, ils croisent des arbustes.

- Ce sont des hue huan, des lauriers dit Sylvebarbe.
- Huans, comme le... ?
- Oui.

Et Huan, le roi des meutes de Valinor apparait et les accompagne silencieusement. On dirait qu'il a eloigne les touristes importuns, tandis que la foret celebre la venue d'un soleil qui se faisait attendre.

- Je voulais lui demander des nouvelles de Luthien et Beren.
- Ils ne sont pas si loin, ils ne sont pas si loin..
- J'aimerais aussi revoir Bambi, je ne l'ai pas vu depuis que j'étais petit.
- Il est pourtant dans le bois d'arrayanes, luma apiculata, retorque Sylvebarbe. Mais il est vrai qu'il est en travaux, mon bois. Ils en font un parc d'attractions et un chantier de l'industrie

touristique.

- C'est beau comme du Heidegger, ce que tu dis mon Sylvebarbe.

- Comme qui ?

- Un hobbit allemand, qui fumait sa pipe dans la Foret noire.

- Ah la foret noire, je m'y rendais souvent... Il ya beaucoup d'Allemands par ici, c'est meme un Allemand qui fonda Bariloche. Tu connais Puerto Frutillar cote chilien.

La cascade sonore les protege dans son vortex metaphorique (- Mais qu'est-ce que ce texte veut bien dire, se demande Seraphin Lampion dans son van Renault ?).

- Oui, et ici c'est Colonia Suiza, fonde par un suisse du Valais, et qui se nommait Goye, tu te rends compte ?

- Oui c'est un beau nom d'arbre, un nom pour prendre racine. Tiens, tu sais que les arrayanes ne sont que des arbustes, c'est un peu comme ton oeuvre.

- Oui, il n'y a qu'ici que j'ecrirai un roman forestier oue oeuvre d'importance. Mais tu sais Sylvebarbe plus personne ne lit. Il y a autant de livres de voyages patagons que de touristes.

- Ce n'est pa une raison. Ne fais pas l'arbuste.

- Oui, maitre.

A l'ombre d'un coihue, Nicolas Bonnal voit un vilain petit gnome qui joue de la flute. Le son lui deplait.

- C'est Pan ?

- Non, c'est Buck.

- Puck ? Le Puck de Shakesp...

- Non, non, Buck. C'est un esprit volatil qui couvre la foret et le monde de vilaines melodies (le niouzes) et de feuilles, de billets verts. Il le fait en jouant de la flute de Greenspan. Il a multiplie par vingt le nombre de dollars dans le monde et il a rendu l'homme fou d'immobilier et de terrains, de lotes dit-on ici.

- - La flûte de Greenspan, comme c'est curieux, dit Nicolas Bonnal. C'est vrai que Buck c'est le dollar.
- - C'est le roi vert, dit Sylvebarbe. Il me met à la porte de chez moi.
- - Attends, je vais mettre Mahler un peu plus fort pour le chasser de la forêt. Voilà, Karajan va faire son travail au milieu des array...
- - Ça va, ça va, bougonne Sylvebarbe.

Et Buck de s'en aller. Ils longent le bras Blest du lac Nahuel Huapi, Sylvebarbe rejouit murmurant des chuintements arbores aux notophagus dombeyi qui attendent gentiment la fin de l'automne. Mais il fait presque chaud. Les bambous donnent une ambiance joyeusement tropicale, on se croirait près de Petropolis.

- Tu me montres la déesse ?
- - Elle est par là, tu as de la chance, c'est l'heure où elle va chanter.

Ils arrivent dans une clairière naturelle. Là, il y a des faunes, de gentils gnomes, et même un Bambi plus vrai que nature. Il y a aussi des nymphes qui sont là pour écouter la déesse ruisselante de rêve et chevelure. Nous sommes en Patagonie. Comme on passe dans l'ailleurs absolu, on change naturellement de temps, et l'on gagne cette imparfait si imparfaitement appelé. Sylvebarbe toussote un peu et tout le monde se tait. Mais tout le monde trace un triple cercle sur le sol, une ronde d'autrefois.

(Texte de Nerval)

On s'assit autour d'elle, et aussitôt, d'une voix fraîche et pénétrante, légèrement voilée, comme celle des filles de ce pays brumeux, elle chanta une de ces anciennes romances pleines de mélancolie et d'amour, qui racontent toujours les malheurs d'une princesse enfermée dans sa tour par la volonté d'un père qui la punit d'avoir aimé. La mélodie se terminait à chaque stance par ces trilles chevrotants que font valoir si

bien les voix jeunes, quand elles imitent par un frisson modulé la voix tremblante des aïeules.

A mesure qu'elle chantait, l'ombre descendait des grands arbres, et le clair de lune naissant tombait sur elle seule, isolée de notre cercle attentif. - Elle se tut, et personne n'osa rompre le silence. La pelouse était couverte de faibles vapeurs condensées, qui déroulaient leurs blancs flocons sur les pointes des herbes. Nous pensions être en paradis.

Mais on entend a nouveau du bruit : un groupe de jubilados arrive. La belle salue et s'en va. Le troupeau de gnomes et de Bambi aussi. Sylvebarbe a l'air fatigué.

- On l'interrompt trop souvent, elle finira par se lasser. Tu as vu Nicolas, elle chante en français.
- - Oui, je la connais, c'est Adrienne. J'ai toujours su que la reine de la foret était française.
- - Pourquoi française, demande Sylvebarbe qui pourtant ne pose jamais de questions.
- Parce que la France est un rêve, Sylvebarbe. Mais je dois partir moi aussi.

Horbiger fonde un ordensburg sur l'Altiplano

J'avais laissé le monde à ses déboires et gagné les déserts de la Rioja, quelque part dans le grand ouest argentin. Un proche m'avait dit que Dieu avait voulu parer ce pays de toutes les couleurs, de tous les paysages, et de toutes les beautés ; et que sa crise perpétuelle était bien plus le fruit déroutant du dernier-demi siècle si fertile en catastrophes et apocalypses imbeciles ; nous n'aurions même pas droit à un grand spectacle, nous ne ferions qu'assister à de médiocres désastres. Mais les balbutiements de l'humanité des derniers jours ne viendraient pas à bout de mon adoration de la nature et des temps de

l'origine. J'affrontai donc les pluies et les froids de l'hiver naissant du Tucuman et de la Catamarca pour retrouver la plus vieille terre du monde, celle qui n'a pas été recouverte du manteau de mensonges et de la puanteur du monde.

Talampaya, patrimoine mondial de l'humanité, déserte par les touristes plus encore que le restant du sous-continent (il semble que l'ennemi en favorisant la spéculation immobilière ait découragé le tourisme – au moins pour un temps) ; Talampaya, fête ocre et orange dessinée par les vents et sculptée par leurs rois ; Talampaya site sacré pour les Indigènes, Talampaya plus vieux site géologique du monde avec son Valle de la luna et ses innombrables huellas de dinosaures, Talampaya et le vertige muet de son ciel alcyonien. Je rencontrai deux Anglais avec qui j'eus le bonheur tranquille de traverser ce parc encore plus désert que le présent de la France.

Je croisai les gigantesques falaises d'argile rouge nommées les chimeneas, dotées d'un écho parfait. 400 pieds de hauteur glacieuse consacrée à un dieu inconnu. Et les bases couvertes de pétroglyphes et de timides marques du passage humain sur cette terre, qui contraste tant avec l'arrogance ridicule des derniers temps. Tous se chargent de nommer ces sculptures et ces merveilles surprenantes : on y voit le chameau, le moine, la bouteille, la cathédrale gothique. J'y voyais un temple égyptien, un Abou Simbel d'un autre monde dans ce pays lui aussi des cataractes. Dans une vallée royale, une quebrada minuscule, un jardin botanique me rappelait qu'un désert peut aussi être humide. Les ratamas, genets, acacias symboliques, les caroubiers – algarrobos – si présents dans l'ouest argentin, la brea, cet arbuste vert-clair, si clair qu'on le croit peint, donnaient à cet argile un contrepoint chromatique élégant et discret.

Un guide, Eduardo, nous proposa un paseo entre les roches, au milieu des ventanas et des puissantes arches mystérieuses. Nous étions là comme des passagers venus d'un autre monde, invités à séjourner

dans un decor mythique, conçu pour d'autres etres que les hommes. Le soir avec l'Anglois nous evouions la comte.

Si le coeur peut etre desarme par la scene du monde, il peut se rearmer dans l'arsenal de la nature. J'oubliai de vaines pretentions, decidai de me purfier dans ce desert rouge comme je l'avais fait dans les eaux d'Iguassu ou les glaciers patagons. L'Eldorado promis par les dieux serait colorado ou ne serait pas. Je resolut de revenir dans la Rioja, miserable region desertee jadis par un president corrompu. Mias ou deserte la richesse survient comme un royaume.

Je laissai mes Anglais, me tournant en fin vers le nord, prelude aux hauts plateaux, aux cerros enneiges, aux cites oubliees ou detruites par la main maladroite de l'Espagnol. Je vis qu'une civilisation qui s'etend dans l'espace perd fatalement en qualite. Et je fus a Salta, Salta la linda, nid andin juche au milieu des monts, des nieges et et des Indiens. Mais ma Salta etait plombée par un brouillard eternel, tout comme notre monde opaque dans notre noosphere. Je resolut de gagner les puebls calchaquies, et je fus à Pumamarca et ses maisons d'adobe qui rappelaient san Pedro, a Tilcara, et sa forteresse nommee Pumarca. Je fus a Cafayate, et les monts ravages de fer ou bien de cuivre semblaient des rides et des cernes de la terre. Mais toujours sur ces hauteurs resplendissait le soleil eternel, et le fidele dieu Inti. Je celebrai les noces de fer du ciel et de la terre, les noces d'ether de l'air et de la neige. Je franchis la cote de l'Obispo et ses lacets verdoyants, les nids d'aigle ou condors perus au milieu du cuivre, je vis en fin Cachi, cachee au fond des Andes. En fin par un grand jour balaye par les vents le village de Tastil, preserve de toute restauration, ou respire encore pure l'eggore des hommes qui s'en furent. Et je retrouvais Horbiger.

- Foila... on nous fout la paix ici. Il n'y a que les

Indiens et la la lechion Condor.

- - Heil desert Horbiger.
- - Je fais monter un ordensburg. Du restes afec nous
¿
- - Che fais foir...
- -Regarde, dous ces ruisseaux sont regouferts de
glace. La nuit derniere, on a eu moins trente.

Je contemplai l'ombre si pure du condor, et je guettai un sire. Les bouquets de bocas de perrito volaient dans les ruisseaux, les puissants cacatus – nommes ici cardones - qui jadis avaient ete deguises en soldats par de savants gauchos, semblaient les sentinelles de la puna et de son decor si puissant.

- On me dit qu'a part la route , rien n'a chanche depuis trente ans ici. Ou meme plus. C'est notre Empire visible. L'empire de la legion condor.

Nous sommes dans les lieux ou le temps reencontré l'espace, comme nous dit Wagner. Les Andes, cette epine dorsale du monde, plus jeune chaine de montagnes, espace retrouve ou se joue peut-etre une future renaissance du monde, quand entre son petrole, sa tele et ses territoires occupes, son avortement et ses revendications, cette repugnante excroissance tumescente en aura fini avec nous – avec eux.

- Tu veux creer ton utopie, Horbiger ? Candide chez les Patagons ¿ Une utopie sans hommes, ce ne serait pas mieux ¿
- Ce ne sont pas des hommes, ce sont des Indiens, ce sont des sages. Ils sont l'aube de la prochaine humanite. Ils sont patients. Ils font de l'artisanat, comm il y a dix mille ans.
- - El amanecer del hombre. J'ai deja vu cela quelque part. C'est bien Horbiger, je vais rester.
- Et tu me feras des conferences ?

Bonnal s'explique avec Bardamu au Paraguay

(résumé des épisodes précédents : après avoir réparé l'oreille cassée dans le delta du Parana, Bonnal et Hörbiger doivent remonter récolter l'or du temple du soleil. Mais Hörbiger décide de passer par le Paraguay pour regarder des défilés au pas de l'oie – qui s'avèrent des défilés polichinellesques au pas du canard boiteux. Comble de malheur, ils tombent sur Bardamu qui arrive frais émoulu du 93, c'est-à-dire de l'Afrique noire au prix de Monaco)

Nous sommes au restaurant El Munich, en face de la cathédrale d'Asunción. Nicolas Bonnal et Hörbiger boivent du vin argentin dans le patio colonial, par une douce après-midi d'automne. Ils sont venus chercher un trésor perdu qu'ils n'ont pas retrouvé.

- On gommenze à en afoir azez des tréçors bertus... grommelle un Hörbiger assez tendu.

- - Je dois reconnaître que le Paraguay, c'est assez dur.

- C'est plutôt mou, tu ne crois pas? Il fa falloir que je vinance mon ordensburg sans apport intérieur...

- Le trésor est à Bariloche, je n'en démords pas, Hörbiger. De toute manière il ne faut pas descendre de l'Altiplano, ou bien seulement en Patagonie.

- Ouais... à condition de s'exprimer en yiddisch.com... Ça va les provinciaux ?

C'est Bardamu qui vient d'arriver. Il paraît assez énervé.

- Ouh la la Nicolas... Vous nous en aviez écrit de ces lignes sur l'Amérique australe dans le Libre Journal... et des cataractes, et des Lolitas.... et des patagones et de beaux glaciers... et de altiplano et des légions condor... et puis voilà... patatras... que voit-on ? Une Zone à la stalker, une subzone métropolitaine et yubelbatienne, un rien du tout, un no superman's land, un terrain vague, des métis mal baptisés qui font la manche, des église vides et ruinées, des garages protestants bourrés de monde et

trois touristes tout tristes qui s'emmerdent comme vous et moi ... et lui aussi d'accord... le fameux Hörbiger patagon, bien membré mal dédoublé et qui fait mine de nous faire croire qu'il ya encore du futur dans cette terre qui n'eut même pas de passé.... je vous vois mon pauvre hère avec votre câble américain dans vos piaules misérables et vos horreurs de bus mal climatisés, les tronches de pèlerins à la Baptiste et les cieux incertains, c'est la banlieue oui, mais pas le 9-3 de nos bobos à la noix entoures de maliens, c'et la banlieue duraille du monde à l'écart de tout sauf des satellites yankees qui surveillent le moindre gramme de coca avant de bombarder le champ paysan...

- - Chaque fois que je vais mal en voyage, Hörbiger, je tombe sur Bardamu. Bardamu c'est la mauvaise étoile du voyageur. La petite musique de la vie que l'on n'ose plus faire danser...

- Eh dis-donc...

- Ta keule, tu nous les casses, barre ta mule à la noix.

Bardamu écrase enfin. Nicolas continue devant Hörbiger réveillé.

-Avec Bardamu le texte devient un mur des lamenations continue. Heureusement que Berl écrivit les discours du Maréchal et son coreligionnaire la chanson du maréchal. J'avais lu Le Voyage en atterrissant à Johannesburg il a déjà vingt ans. Deux mois de galère...à voir ces Blancs décadents et à me consoler avec des juives italiennes venues du Zaïre, des mamies tories hyper likoud et des zoulous bien mabouls. Moi je prends la force où je la trouve et elle est pas chez Bardamu et consorts, ell est chez ceux dont il hait la force, les likoudniks et les nègres du Brésil. Mais si tu veux transformer le monde en banlieue, em monde où il fait mal vivre, tu n'as qu'à te repaître de Bardamu. D'ailleurs, Bardamu, tu es l'idole des jaunes, des mafieux et des bobos à la noix, ceux qui paient 4 ou 6000 euros le mètre carré pour vivre à Montreuil, saint-Denis ou dans d'autre abominations spatiales par toi célébrées.

- Mais...
- - Ta keule, casse-toi... dit Hörbiger qui regarde vers l'entrée de El Munich. Tiens, voilà Serge...
- Mais c'est Gainsbarre... Comment ça va Serge ?

Gainsbourg s'installe en planant un peu, toujours avec son blazer saint Laurent et ses mélodies ultrasoniques.

- Salut les gars... SS in Uruguay, j'siffle un jus de papaye... avec paille...
- On n'est pas en Uruguay, Serge, on est au Paraguay, dit Bonnal. Pas raguay, ok ?
- Il y a des couillons/ Qui parlent d'extradition... / Mais pour moi pas question / De payer l'addition....
- Ben moi je veux pas être extradé, dit Hörbiger démangé.
- Moi j'ai été en Uruguay, ce n'était pas marrant, dit Bonnal. Dès qu'il y a Guay, guai a te... C'est comme ici, il n'y a que des bordels et des bureaux de change...
- Teuf teuf, dit Gainsbourg. T'as pas vu les top-models vénézuéliennes de Punta del Este. Vous les nazes, vous safez pas y faire !

Gainsbourg se redresse et entame un pas de deux.

- On va danser le nazi rock nazi/ Nazi nazi rock nazi/... Tu viens Hörbiger ?

Hörbiger se lève et accompagne son vieux copain ahkenazi. Gainsbourg branche deux lolitas serveuses un peu grasses (elles veulent être un peu gorditas, ici, c'est leur côté Rembrandt tropical) Bardamu se rapproche de Nicolas Bonnal.

- C'est vrai ce que tu disais sur moi ?
- Oui Ferdinand, vos pamphlets sont plus marrants et ils donnent plus d'espoir... mais le voyage c'est vraiment de la m... Il vaut mieux du Jules Verne. Vous nous minez, quoi, moi dans la forêt tropicale ou à New York, ou dans le spectacle judéo-saxo-nègre, comme vous dites, je sens de la bonne force que nous poufons

rezykler...

- Comme un ersatz ! s'esclaffe Hörbiger.
- Pas d'accord dit Bardamu. Il y a une misère moderne de ce monde industriel prolétarisé, et là vous la voyez mieux parce que vous êtes dans un pays vide et pourri, dirigé par des Polichinelles nazis durant trente ans mais leur pas de quoi? marquait le néant ontologique de leur civilisation post- tout ce que vous voulez.... voyez le zoo et le jardin botanique, ces pumas devenus fous comme vous Nicolas et qui passent leur temps à tourner dans leur cage, et ces jaguars morts d'ennui... vous êtes comme le tamanoir, comme ce fourmilier, condamné à tourner en rond dans sa cage et à vous repaître de fourmis. Adieu saint Julien, adieu Chrétien de Troyes et adieu les forêts prodigieuses...
- TA KEULE !

Bardamu disparaît en fin. Nicolas Bonnal, à l'issue de cette expérience paraguayenne, se rappelle qu'il a vu une pèlerine en adoration devant une improbable apparition mariale – et qui lui disait que le Christ lui-même est très triste par les temps qui courent.

- Il va falloir, Hörbiger, que nous bâtissions face à l'Ennemi des barricades mystérieuses.

Horbiger fete le solstice a Tiahuanaco

Resume des episodes precedents :

Nicolas Bonnal et Hans Horbiger se sont echappes de l'hopital Bismarck de Valparaiso ou ils etaient confies aux zoinz zattendifs du docteur Mendele. Gagnant la Patagonie l'ete puis l'Altiplano durant la saison seche, ils decident de creer un gignatesque jeu videontologique nomme Junkerland, et destine a s'opposer aux entreprises tenebreuses du jeu Goymaker. Apres une breve epreuve au Paraguay, ils retrouvent force et paix en Bolivie aux milieu des Indiens aymaras. Ils sirotent une biere au café Suricuchu le

lond du Prado de la plus haute capitale du monde.

- Ah, Niklaus, on tefrait ecrire nos memoires.
- Mais je le fais, Horbiger, je le fais. Elles s'intituleront Biere et paix, en hommage a Tolstoi et ADG.
- Ach, hier nous etions sur le Chakaltaya. A 5400 m d'altitude, au milieu des neige, de l'ardoise et du soleil. Mon dieu prefere, Inti Pacha.
- Oui, Horbiger. La plus haute piste du monde, et il n'y avait pas un skieur. Enfin un pays ou la terre n'est pas consideree comme un terrain de sport.
- Nous afons fete le mariage du ciel et de la glace, du soleil et de la terre. Mais tu egzageres pour le sport. Nous afions pien fete l'azenzion de l'Elbourz, 5633 metres de hauteur, le 16 juillet 1942.
- Ici nous pourrions aller plus haut , et ce serait aussi symbolique.
- Che suis alle foir mon yatiri, Nicolas.
- Explique aux bons lecteurs de SDB ce que c'est qu'un yatiri, Horbiger.
- Eh bien, dans la Paz, il y a plusieurs villes. Une ville residentielle, Sococahi, qui est presque allemande, une ville miserable, El Alto, une ville coloniale, calle Jaen, et une ville aymara, peuplee de duendes et de brujos. La, du fais ton marche sorcier, un peu comme dans Harry Potter, et tu vas voir un yatiri qui te lit le futur dans les feuilles de coca.
- Tu as vu que dans Harry Potter le mechant a la rune Ilx a l'endroit, et la rune odal, celle du patrimoine insecable.
- Je me fous de l'extension du potterisme.
- Et en plus il n'est meme pas mechant. Ce Potter est encore plus ambigu que les precedents. Et que c'est beau l'Ecosse...
- Ach tu ne vas pas refaire ton Rudolf Hess, hein ; On reste ici avec les Indiens...
- Oui, Horbiger... et que t'a dit ton yatiri ?
- De me rendre a Tiahuanaco la nuit du solstice. Ils vont sacrifier un lama a la porte du soleil.
- La porte du soleil, Kalasasaya, la porte de la Lune,

ah s'ils voyaient tout cela les lecteurs de SDB...

c'est encore plus beau que dans Tintin et le Matin des Magiciens. Et le Putini, et cette perfection dans la taille des pierres, et ce fabuleux monolithe Bennett dans le plus beau musée mégalithique du monde...

- Ne fais pas ton guide touristique, je te parle d'initiation transzendante, moi.

- A la Parvulesco ? A la Bourre ? A la Pauwels ?

- Exactement. C'est l'Inti Raymi Quella, et moi je ne fais pas la fête à Cuzco, je la fête chez les grands ancêtres initiés par les extra-terrestres et les indo-européens.

- Horbiger, dans l'autre vie tu as peut-être été inca, mais dans celle-là tu es vraiment un cas...

- Très trole ! Bière et paix.

- Elle est bonne la bière bolivienne.

- La Pacea ? Ein reich, ein volk, Heineken !! Et toi que feras-tu pendant que je caillerai durant la madrugada du 21 juin ?

- Moi ? Je serai à Copacabana, sur l'île du soleil, à fêter le solstice près du sanctuaire marial, le plus important du pays.

- Ach, tu es vraiment trop catho...

- Et d'autant plus qu'ici j'ai appris par tous les journaux que le Vatican déconseillait les mariages interreligieux, en particulier avec les musulmans. Je l'ai même appris à tout le monde en France... ce soir j'aime la Pologne...

- Mi aussi, chaque fois que j'écoute du Wagner j'ai envie d'enfahir la Pologne, ach, ach, ach... mais qu'est-ce qui se passe, tu portes un sac comme les bonnes femmes maintenant ?

- Horbiger, tu es un schweinhund. Arrête de faire ton schmock, comme dirait Woody. C'est un chuspa, un sac à la texture très complexe, qui n'était porté que par les hommes, et qui servait à transporter les illas ou amulettes.

- Ach, che me souviens. Vergiss mein nicht, mon petit malin, elle servait aussi à transporter la coca, ta chuspa. C'est Junger qui aurait été content d'ailleurs, la coca n'était réservée qu'aux initiés, à

l'elite spirituelle, pas aux couillons de touristes ou de drogues.

- Ils avaient de beaux instruments initiatiques sur l'Altiplano, la phutata, ou trompette que brandissait le chasqui ou courrier de l'inca en arrivant en ville au pas de Dieu...

- Tous les mysteres sociaux et ontologiques dans le chasi, le texte sacre qui servait aussi de couverture par nos nuits glacees...

- Et les kerus, nos vases sacres... C'est le Graal cet Altiplano. Horbiger, tu feteras l'Ayamarca Quilla ?

- Pourquoi ?

- Eh bien parce que les Indiens sortaient les squelettes de leurs ancetres, en cette fete des morts, et ils les promenaient en ville, et ils leur faisaient des offrandes.

- C'est Halloween ton truc.

- Sauf que tu imagines si on sortait nos ancetres ou nos seuls grands-parents par les temps qui courent en France ou en Europe, tu imaginerais la tete qu'ils feraient ?

- Ou zelle que nous ferions, oui ! La honte pour nous. Par Manco Capac, je crois que tu as raison mon garçon, nous allons feter ton Ayamarca... Tiens je vais m'acheter des lamas. Tu as vu qu'ils ne marquaient pas leurs betes, ils les decoraient de betits pouts de laie multicolore. Ils appelaient ca le tikaña. On tefrait marquer comme za nos debutes au parlement europeen, ach, ach, ach !

- Oh non, Horbiger, au parlement europeen, ils se meritent un marquage a la John Wayne. Histoire de payer pour les heures les plus maussades de notre histoire...

- Je crois que je vais me coufrir de belles couleurs.

- Comme un chef de troupeau ?

- Ya – comme on dit ici – et che lui dirai par moins vingt degres...Sois sage, ö ma couleur et tiens toi plus tranquille...

- Allez Horbiger, arrete de faire ton ADG.

- Ben quoi, c'est beau de l'air a cinq mille metres...

- Tu feux fraiment afoir le ternier enjeu de mot ?

- Ya, ich bin le peit malin des magiciens...
- Eh oui, Horbiger. Quand on est prive de troisieme reich et de cinquieme conne, on se rattrape...
- Avec le second degre et la quatrieme dimension ! Ici La Paz, les bons aryens parlent aux demeures !

A Trinidad, Horbiger tombe du mirador.

Resume des episodes precedents : comme le dit Horbiger lui-meme, quand on est prive de troisieme reich et de cinquieme colonne, il vaut mieux recourir a la quatrieme dimension et au second degre. Horbiger ouvre donc un inkatonik park sur l'Altiplano puis il cree une serie de camps de deconcentration dans la jungle en folie de Trinidad, au nord de la Bolivie. Mais en essayant un de ses miradors, il en tombe sur la tete. Il en sort avec des projets tout neufs. Pendant ce temps Nicolas Bonnal joue au poker avec Gainsbourg et ADG et siffle un jus de papaye/avec paille... et il refuse toujours d'entendre les coullionns/ qui parlent d'extraditionn...

- Eh oui Horbiger, c'est la loi de la jungle : se remplir l'estomac ou se casser la gueule.
- Che m'en fous... cette chute iguassienne ou camussienne m'a oufert l'esprit.
- Je donne, dit ADG.
- Che fais créer une comedie musicale.
- Verte ou grise ? demande ADG. Ca va etre une tragedie musicale...
- Je passe, dit Gainsbourg.
- Egouttez, au lieu de vous moquer. Nous sommes des evades, non ?

Et Horbiger entame. Il va beaucoup entamer aujourd'hui, il ne va guere achever – sauf la patience de ses auditeurs.

Qui ne s'est jamais laissé enchaîner
Ne saura jamais c'qu'est la liberté

Moi oui, je le sais
Je suis un évadé

Faut-il pour voir un jour un ciel tout bleu
Supporter un ciel noir trois jours sur deux
Je l'ai supporté
Je suis un évadé

- C'est tres beau, dit Nicolas Bonnal. Bravo Serge. La chanson de Vidocq le forcat-policier. Le soixante-huitard devenu flic de la pensee.
- Pour ce haut fait musical, on lui donnera l'étoile jeune, dit ADG.
- Ach, ach, tres trole. Z'est frai qu'en France fous etes en prizon depuis l'Embyrrhe.
- Ne dis pas de betises, Horbiger. Tu n'es que biere et sur cette biere, tu ne batiras pas ton embyrrhe.
- Laisse-le, ADG. Il ne comprend pas que les chars ne roulent pas dans la jungle. Ce n'est pas le Patagonia Korps, horbi.
- Egoutez-moi, ch'ai autre choze.
- Donnons lui une benediction horbi et gourbi, mais qu'il se taise...

Approchez, tous les amis
Les grands et les petits
Regardez bien !
Le cœur fier et l'œil malin
Voici venir au loin
Votre ami Saturnin

- Je passe, dit Gainsbourg.
- Horbiger, on va finir par te mettre au coin...
- Ca rend saturnien... et pourquoi pas la danse des anars, dit ADG.
- Saturnin, toute mon enfance, dit Bonnal. C'était un agent secret, il me faisait rever avec Phelps, de Mission impossible.
- Il avait les cheveux moins teints, dit Gainsbourg.
- Les cheveux sont faits, dit ADG. Chauve qui peut...

mais je crois que nous ne zommes pas au bout de nos peignes...

Dans la chaleur moite de la jungle en folie, Horbiger tombe de son hamac, se dresse d'un coup et, la biere Paceaña a la main :

I was born in Dusseldorf und that is why they call me Rolf.

Don't be stupid, be a smarty, come and join the Nazi party!

The Fuhrer is coming, the Fuhrer is coming, the Fuhrer is coming!

Springtime for Hitler and Germany

- Dites-lui d'arreter, dit Gainsbourg. On va se retrouver pieges par Echelon.
- Il vaudrait mieux l'echelle de Jacob.
- Ils vont faire des assassinats selectifs.
- C'est pas ma faute, hein, dit Bonnal. C'est celle a Mel Brooks.
- On n'a pas le shoah, alors, dit ADG.
- Si tu blagues avec ca, on t'abat, dit Gainsbourg.

Mais Horbiger s'enflamme.

Heil myself
Heil to me
I'm the kraut
Who's out to change our history
Heil myself
Raise your hand
There's no greater
Dictator in the land!

- Qu'est ce qu'on peut faire de lui ?
- On peut l'envoyer en colonie de vacances en

Carinthie, non ?

- Oui, mais alors en U-boot, parce que l'avion va se faire détourner...
- Pon, che fais en chanter une au premier degre...
- On va dechanter, dit ADG.
- Il est dejante, complètement...

The sun on the meadow is summery warm.

The stag in the forest runs free.

But gather together to greet the storm.

Tomorrow belongs to me.

- Ca, c'est une belle chanson, dit Gainsbourg. C'est Cabaret.
- Oui, ils sont a la campagne, une jeune (sikh) entame et tous reprennent en chœur.
- Pon, alors, on le monde, ce zpegdacle ? demande Horbiger.
- Horbiger, quand tu descends de ton piedestal andin ou patagonique, tu n'es plus bon a grand-chose.
- Je suis venu te dire que je m'en vais/ et que tes larmes n'y pourront rien changer...
- Horbiger, dit Bonnal. Tu es en train de me chasser les copains. Tu devrais faire une chanson sur le vieux Paris, de Montmatre a saint-germain...
- Sur l'amere patrie, dit ADG.
- Gemutlich ! Sensucht ! Tu as raison. Zela fa me rappeler le bon temps des bouquinistes en 42 avec Junger.
- A vos marks... dit ADG.
- Allez Horbiger, chante-moi la premiere de-portee, fait Gainsbourg.

I want to step out

Down the Champs-Élysées,

From the Arch of Triumph

To the Petit Palais.

That's for me:

Bonjour, Paris!

- Audrey, c'était quand meme autre chose qu'Amelie

Poulain.

- Amelie Poulain, c'est la jument berk... .
- Chhht.

I want to wander
Through the Saint-Honoré,
Do some window shopping
In the Rue de la Paix
That's for me:
Bonjour, Paris!

- Ca en fait une drole de frimousse a raser, dit ADG.

Je repensais a ce Paris pascalien, celebre par Fred Astaire et Audrey Hepburn, si loin de cette jungle, si loin du Bush et de la France chiraquide. Je repensais au poinconneur des lilas du grand Serge, qui revait deja comme moi d'aller voir ailleurs, comme s'il avait prevu que le destin de Paris et de la France ne serait pas l'accomplissement du reve de Stanley Donen mais celui des bouchers urbains et des camelots mediatiques.

- Arrete de singer Guenon.
- Oui, ADG. Horbiger ? (il est extatique)
- Ya...
- Tu aurais pu reprendre Howard Keel dans Seven brides... Bless your beautiful hide/wherever it may be...
- Oui, mais si on se case, c'est la fin du voyage. Or, comme dit Stefan George...
- Oh la la, quelle uberdose, dit ADG.
- La prochaine fois, on va discuter avec Skorecki et son disciple, dit Gainsbourg.
- Skorecki ? le grand fan de Walsh et de Ford qui dit que Hitler aimait le beau corps noir de Woody Strode aux jeux de Berlin ?
- Pour un disciple, Horbiger est vraiment trop indisciplin...
- Je suis desole, dit Bonnal. Sa tete doit reposer en paix. Moi je vous laisse et je pars en vacances a Rio montrer la ville a ma grande sœur. Pendant un mois ou

plus, les lecteurs de SDB seront privées de ma contribution...

- Avec ce qu'ils sont pris aujourd'hui, tu peux sauter plusieurs numéros, dit ADG.
- Arrête de faire la peau de vache qui rit. Ils vont tous le réclamer, allez...
- Au pout de zinq a zix zemaines, au pout de zinq a zix semaines, les ivres vinrent, vinrent, vinrent a manquer...
- Ruhe, bitte.

Nicolas prend des vacances dans la vacance et salue l'équipe de SDB et son lectorat insoumis.

-Horbiger et la Dame du lac Titicaca

Résumé des épisodes précédents : Horbiger a retrouvé le trésor allemand au lac Nahuel Huapi en Patagonie. Porté par la chance, il rencontre le nain Alberich à Potosi en Bolivie qui lui remet l'or perdu des Incas. Il peut enfin créer son Teutonik Park dans la région (et non légion, SVP SDB) Condor. Exaspéré par les gringos, de plus en plus admiratif des nègres du Brésil et des Indiens de l'Altiplano, ainsi que des derniers films hollywoodiens, il veut rompre avec la doxa traditionnelle. Pendant ce temps, fatigué de porter des misères hautaines, Nicolas Bonnal passe une semaine de villégiature sur les bords du lac Titicaca.

Nicolas Bonnal prend son petit déjeuner dehors, sur un petit banc. Il lui est servi par une mère de famille, une de ces indiennes aymara à chapeau qui font sourire tous les touristes. Cette femme a trois enfants à charge, dont un à qui elle donne le sein. Elle sert deux cafés et deux sandwiches aux œufs pour 30 centimes d'euros. Elle commence tous les matins à sept heures, quel que soit le temps. Sa fille aînée l'aide à faire

les œufs sur le plat. La petite dernière, Carla, est emmaillotée dans une awayu, la légendaire couverture des boliviens. Elle ne prend jamais froid, elle ne connaîtra jamais la crèche : il n'y en a pas en Bolivie. C'est aussi pour cela qu'il y a des enfants. Copacabana est un centre sacré en Bolivie ; un centre chrétien, avec une superbe basilique où le jeune curé fait la morale aux ivrognes pendant la messe, et un centre païen puisque c'est là, et sur l'île du soleil aussi belle que Santorin, que le monde fut créé dans la mythologie hyperboréenne du lieu. Ces Indiens pauvres comme Job, dont les enfants aux joues grillées sont les plus beaux du monde, ont les plus belles légendes du monde. Nicolas Bonnal est fier de les saluer chaque fois qu'il va, en compagnie de son copain de 14 ans Edgar, se promener du côté de Chani où les campesinos cultivent la papa, la oca, les habas, avec un araire, dans un décor enfin digne de la Comté.

Sur l'île du soleil il y eut donc Viracocha, le créateur, et le couple primordial, Manco Capac et Mama Occlo. Au bout de l'île du soleil il y a le récif de Koa, rescapé d'une cité engloutie. Car le monde fut englouti ici aussi. Il y a également le labyrinthe de Chinkana, la table du Sacrifice sur laquelle le lama était offert, et la pierre sacrée qui tait les secrets du monde. Le lendemain, il faut monter à la Horca de l'inca, au-dessus de la basilique, pour célébrer le solstice, le nouvel an aymara. Il fait froid, il fait nuit, le yatiri commence ses invocations à la pachamama, et lui recommande tous les paysans et les femmes à chapeau qui sont venus célébrer le foyer et l'offrande. Du fond de l'océan, des étoiles multiples, du fond du lac immense, le soleil impérial. Deux jours après, les jeunes fêtent dans la nuit orageuse les feux de la saint-Jean. Ici c'est l'hiver, et c'est donc Jean qui rit, qui rit aux jours qui vont s'accroître comme les beaux enfants de la dame au petit pain. Nicolas Bonnal ressent ce sentiment d'altiplénitude qui ne le quittera plus. Dans la

région Condor, Nicolas Bonnal altiplane.

Mais il entend du Wagner. Il crie une attaque du colonel Kilgore mais ce sont les 153 notes de l'ouverture de l'or du Rhin. Il voit s'approcher un splendide drakkar en totora, le jonc du lac Titicaca. Horbiger nouveau riche arrive sur un navire de plaisance adapté aux mœurs locales des derniers survivants d'un monde ancestral.

- Gomme za fa, mon lanzier du Beng-Heil ?
- Salut, lansque-nez crochu ! D'où viens-tu ?
- De Santa Cruz ! On s'est fait lapider par les narbonnoïdes locaux à Tiahuanca ! J'ai fait mon marché aux femmes. Que penses-tu des latinos ?
- L'argentine est peu naturelle ; la péruvienne est coupée ; la colombienne est trafiquée, la chilienne raffinée ; seule la bolivienne est naturelle.
- Eh, on parle de femmes, pas de...
- C'est la même chose Horbiger. Regarde-nous. Le voyageur est l'opium de la femme.

Ils s'embarquent sur le thème de Lohengrin. Le lac immense résonne des phututus – trompes tolkieniennes - des chasquis, ces surhommes qui couraient par les cimes avec dans leur mémoire toutes les correspondances de l'inca. Le soleil brûle toutes les peaux, charge d'énergie tous les cœurs. Horbiger est enchanté.

- Tout de même Horbiger, tu aurais pu éviter de nommer cette balsa le Bismarck... Et tu es vraiment sûr de tes choix pour Teutonik Park ?
- Inkatonik Park ! Ya, absolument. Les Indiens comme troisième vongzion, les nègres de la capoeira comme deuxième, et mon triumvirat comme première. Ils seront beaux, mes nègres, ils auront des nez grecs.
- Comme dans Troyes ? On les appellera les négrecs alors.
- Mais ton triumvirat... Woody Allen ? Celui qui dit à sa femme de respirer le tuyau à gaz si elle n'est pas contente, et que quand il écoute du Wagner il envahit

la Pologne ?....

- ...

- Mel Brooks ? Celui dans les producteurs fait danser en maillot la secrétaire suédoise sur la table du producteur juif tout content, et qui démontre qu'il faut susciter du nazisme pour triompher sur la scène ?

- ...

- Gosciny, l'homme qui célèbre la résistance à la modernisation romano-narbonnoïde, redécouvre le bouclier arverne, et vante la découverte de l'Amérique par les Gaulois et les Vikings ?

- ...

- Tu as raison finalement... Tu as remarqué que leurs initiales font ABG ?

- ...

- Je comprends que tu en aies marre des goys blancs, Horbiger. Mais toute de même, des nègres, des indiens et des ashkenazis pour créer notre utopie, n'est-ce pas aller un peu vite en besogne ? A votre bunker mesdames, mais quand même...

- Oui mais terrière c'est moi qui direrai les vizelles, ach, ach, ach ! Tu ne foulais pas un remake des maîtres-chanteurs de camembert ?

- Mais c'est le monde à l'enfer ! Il y aura un ministère de la gastronomie au moins ?

- De la gaz-tronomie ?... och ! Très trôle...

Je laissai mon drôle à ces drôles de rêves et de guerres et repensai mélancolique à ces indiens du toit du monde qui vivent presque hors de notre monde, plus près de la nature et du bon Dieu. A cette mère souriante édentée qui brave héroïque toutes nos logiques folles. A cette dame du lac Titicaca.

Horbiger fait son aliah à Brasilia

Résumé des épisodes précédents :

Nicolas Bonnal a été enlevé par des Indiens aymara tandis qu'il descendait des fleuves impassibles près

de Beni en Bolivie. Cela tombe bien parce qu'il avait besoin de vacances. Horbiger s'en va déprimer seul à Pétopolis où il pleut d'abondance en saison sèche. Il retrouve les morros et le sentier magique Coutinho sous un ciel gris à Rio. Il continue ses comédies musicales en dialoguant avec l'ami du regretté absent, le philosophe afro Charco, retrouvé place Largo de Machado sous son couvre-chef rasta :

De n'importe quel pays/ de n'importe quelle couleur
Le nazisme est un cri qui vient de l'intérieur.

Il est vrai que Charco, révolutionnaire et ancien parachutiste convaincu, n'est pas tendre avec l'imperium yankee et qu'il lui présente une belle afro-monarchiste qui pense que le Brésil ne s'est jamais remis de l'avènement de la République. Teresa défend un empire tropical... mais cela ne suffit pas à redresser l'humeur d'Horbiger qui voit arriver Bardamu comme toujours en ces moments difficiles :

J'ai la race qui se dilate
Et la foi qui s'en va...

Bardamu et Horbiger s'en vont à Ouro Preto, la cité baroque portugaise édiflée par la foi des esclaves africains et préservée par leurs descendants. Dans l'église Saint-François d'Assise, un des joyaux de cette ville de collines, de tuiles et de blancheur sereine, on voit un Saint François bien preto – noir – plaider la cause des Mendiants devant un Innocent III bien blanc.

- Zet imbézile qui a exgommunié Friedrich Hohenstaufen...
- Ce n'est pas grave, ils étaient juifs tous les deux !
- Oh, za zuffit Bardamu. Tu es pire que Kniebolo*.
- En tout cas moi je déprime humide dans ce pays...
extinction des feux à six heures du soir, race à prix unique, ouh là là, et c'est Bonnal qui nous amenés là.
- Trouve-toi une ville baroque à ces prix-là et sans

touristes en Europe même centrale, même mitteleuropéenne, mon gouillon.

- Oh c'est ce que vous dites, mais je vous vois bien fatigué avec ses montées et ses descentes à saint Iphigénie, moi. Ou à cet idiot de monastère zen au-dessus de la colline saint Sébastien. Et puis tiens ! Je vous connais, Horbiger. La culture vous écrase, vous en avez marre de la culture congelée, et c'est même pour cela que vous êtes venu ici noyer votre cas repenti dans les glaciers, déserts et autres cataractes.

- Tu as vu le Parque metalurgico.

- Et ces musées de pierre du Minas Gerais aussi, oui. Même que j'en ai plus qu'assez, de votre stuc, de votre baroque, de votre limaille et minéraise... Il y a donc une exposition d'art moderne, et un film où l'on voit des berlinois – ils sont encore beaux vos berlinois – regarder des horaires avec horreur. Eh bien Horbiger je n'ai jamais vu les gens s'angoisser autant à l'église ou ailleurs. Les horaires surtout de trains pour vous allemands c'est bien...

- Ach tu es dur... tu devrais te rezykler, arf arf arf. Zezi dit tu as raison, on s'angoisse d'un rien, d'un horaire, dans un grand vide. On devrait chercher le plein et fuir l'abgrund.

- L'espace et le temps... laisse passer le temps

- Salut ADG.

(Fin du résumé de l'épisode précédent – un peu long puisqu'il n'y avait pas d'épisode)

Nous sommes à Brasilia, où le soleil va se coucher. Il va se coucher derrière la tour du congrès, la double tour... car le soleil est enfermé à double tour dans cette cité solaire.

Brasilia est un temple solaire sans doute inspiré des Indiens, avec des intentions symboliques très visibles. Les palais sont superbes, de Justice ou du gouvernement – le Planalto – et l'on ne regrette pas de faire tous ces kilomètres sur les tristes plateaux du Mato Grosso pour voir quelquefois ce que l'homme a cru voir. La ville s'étend sur 70 kilomètres avec ses

cités satellites, elle a la forme d'un avion – ou d'une croix ? – on se croirait sur les pistes extra-terrestres du nazca.

Il y a même une place des tres poderes, des trois pouvoirs, qui évoque le fameux triangle de Bruxelles.

Brasilia a été bâtie le 21 avril 1957 (ab urbe condita, le 21 avril est le jour de la fondation de Rome, camarades), lorsque le monde était jeune comme dirait Merlin, et que partout on chantait le béton en attendant des lendemains qui chantent et des mutants tatiens aux relents de Playtime. Mais Bardamu sait lui que dans la ville moderne la petite musique de la vie n'a plus envie de danser. Il l'a dit dans le voyage au bout de l'ennui. Ceci dit à Brasilia on respire, on sent une intention magique, on goutte une métaphysique chirichienne de l'espace, on en arrive même à aimer les centres commerciaux et les brésiliennes enfin bien roulées qui se déplacent sur les escalators, elles que l'on guettait en vain en vain sur les plages grises de Rio.

- Regardez, Bardamu, une chouette.

L'oiseau de Minerve apparaît près de l'étendard du Brésil, qui danse doucement au sommet d'un pylone superbe représentant tous les états unis du Brésil. Il est serein, presque abstrait. Il goûte le silence en guettant le mulot.

- Il va nous attaquer...

- Ruhe, Bardamu.

Mais la chouette s'écrie, elle veut protéger sa femelle juchée plus loin sur un rebord blanc qui déchire en douceur le sublime ciel crépusculaire qui se noie dans la nuit. Horbiger lance une pierre au hasard qui éloigne l'ennemi virtuel.

- C'est avec cette pierre lancée que vous allez bâtir votre empire, Horbiger ?

- Fiens foir.

Horbiger emmène Bardamu au milieu des statues incertaines qui jonchent la place cinématographique et giacométisse. On se croirait dans un film, mais dans un beau film.

- Regarde.

Il y a un autre monument, baptisé le panthéon de la patrie et de la démocratie, orné d'un vitrail, bâti aussi par le grand architecte de l'univers (euh pardon ADG, je voulais dire le grand architecte Niemeyer) et dont la première pierre a été posée par...

- François Mitterrand ?

- Oui, et avec un seul T ! Il y a peut-être une intention derrière ce T en moins.

- Le café est moins cher au Brésil.

- Za zuffit ADG !

- Et en plus nous avons vu les plantations de thé allemandes du Minas Gerais, alors...

Le silence revient, avec le départ d'ADG, de Bardamu et d'Horbiger, La lune bat son plein (enfin, ADG n'est pas tout à fait sorti) et nous sommes devant le bleu monolithe de l'odyssée de l'espace. Un jour, quand il aura recréé l'Embyrrhe, Horbiger pourrait faire son aliah à Brasilia.

(*un bon point à qui comprend l'allusion)

Horbiger retrouve Aguirre au Machu Picchu

Résumé des épisodes précédents

Comme il l'avait annoncé en évoquant un probable enlèvement, Nicolas Bonnal est sauvagement battu et volé à La Paz. On retrouve son corps dépouillé sur le périphérique, on lui a laissé son passeport. Horbiger emmène alors son ami amnésique descendre des fleuves impassibles sur la rivière Beni, affluent de l'Amazone, au milieu des Indiens Tacana. Il faut descendre la carretera de la muerte, qui baisse à Coroico, traverse des monts enneigés, des steppes désolées et des jungles rutilantes. Horbiger et Bonnal gagnent enfin Rurrenabaque, dans une province presque oubliée par la crte des temps modernes. Là ils

apprennent à survivre dans la forêt, écoutent les chants fantastiques des singes hurleurs, foulent des fourmis géantes, pêchent des piranhas et nagent au milieu des dauphins roses des eaux douces. Plongé dans la torpeur du hamac ou dévoré par des gusanos poilus, Nicolas Bonnal veut se rendormir comme monsieur Plume. Mais la remontée de la rivière lui fait invoquer les mânes du colonel Kurtz et de Lord Jim. Roi du parc Madidi, Horbiger ne regrette pas l'Europe aux anciens parapets (mon Dieu non) mais les yungas d'altitude, ces jungles d'altitude mués jadis en contreforts de Tihuansayu, l'empire indio-germanique dont nos voyageurs rêvent depuis bientôt un an. Ils remontent alors sur la puna, la végétation désertede l'Altiplano et gagnent Cuzco qui fut comme Delphes l'ombligo, l'omphalos du monde. Et Horbiger, qui a déjà tendance à se prendre pour le nombril du monde, se voit déjà le kaiser de la région condor. Mais la place a déjà un occupant qui trône sur le Huayna Picchu.

- Mais c'est Aguirre !
- Comment vas-tu, vieux profanateur de sépultures ?
- Et toi donc ? tu as abandonné les moustiques amazons pour retrouver tes touristes yankees ?

Il ne manque plus que Fitzcarraldo. Nicolas Bonnal laisse s'expliquer les deux chevaliers incatoniques. Il croit rêver : le Machu Picchu est mieux que sur les photos. Le machu Picchu est mieux que Delphes ou l'Aslhambra, le mont Beuvray ou le pic d'Adam. Le Machu Picchu, citadelle jamais profanée par les conquistadores, est l'absolu, le monde d'ailleurs dont parlent Rimbaud ou Hölderlin. Le Machu Picchu est roi des précipices et de la jungle, des andenes et des temples magiques. Et la lune passa sur le temple qui fut, comme écrit Debussy. Ici le soleil jaillit du Putu Casi, l'ésotérique obélisque alègre qui donne au paysage sa beauté et son mystère, sa puissance verte et bleutée, son équilibre et son cristal d'être. Plus haut on gagne le Huayna Picchu que descendent les

Indiens et Aguirre au début du film de Werner Herzog. Nicolas Bonnal pense au thème grandiose de Popol Vuh, le légendaire groupe allemand. Hélas on lui a volé sa musique et sa bonne santé dans un quartier né de la globalisation. Le site est si grandiose que la forte présence touristique est laminée. Les hommes-piranhas rapetissent et laissent les esprits voler de ruine en contrefort. On est sur une crête.

A qui parler, avec qui partager ? Avec des péruviens bien sûr. Il y a une mamie perdue sous la pluie (le temps est héraclitéen ici, le temps change tout le temps et il chasse même les touristes, merci aux dieux des brumes et des pluies qui toute la journée tissent une toile magique autour du site et de la cité divine) qui remercie Dieu d'être là. Elle cherche l'horloge solaire, elle redoute le labyrinthe des habitations incas, elle prie dans le temple aux fenêtres, elle célèbre ses ancêtres, elle compte les orchidées, elle admire comme un enfant les lamas agiles qui bondissent sur la cancha où l'on célébrait l'Inti Raymi, la fête du soleil suprême.

- C'est Albert Speer qui serait content ici... c'est une fraie chambre à geist.

Cet Hörbiger... Il y a du granit, des tonnes de granit, du quartz, du mica et du feldspath. C'est la montagne magique, celle où l'on ne sent plus sa douleur. On grimpe les terrasses bâties par ces surhommes d'un autre âge, d'un âge hésiodien, un âge d'or ou d'argent où l'homme pouvait tirer, tailler, ériger des pierres de dix ou cent tonnes au-dessus des falaises de marbre. On pense aux châteaux rhénans, au Périgord roi, aux chapelles d'Auvergne, à la cathédrale d'Amiens. Le monde a disparu à la Renaissance, Spengler avait sa raison en l'affirmant. Tout s'est rapetissé depuis, tout s'est rapetoussé même.

- Notre seigneur Jésus devait déjà être ici, dit Lucia, qui vit à Arequipa, autre ville solaire de l'Eldorado péruvien, maîtresse des canyons et des monastères.

Machu Picchu, la jamais découverte, fut pillée, scientifiée et touristifiée par le très maçonnique Hiram Bingham au début de ce maudit Xxème siècle, quand les Allemands cherchaient du côté du Tibet ce qui se trouve ici, en Amérique du Sud, avec le futur du vieux continent, une fois que les rescapés du prochain déluge verront que l'Europe aux anciens parapets n'a pas de futur sur sa terre justement. Nicolas Bonnal raccompagne Lucia aux portes du paradis (elle doit gagner la station ferroviaire du train privatisé et vendu à des voyous mondialisés) et il regagne le fameux mirador de la casa del guardían d'où la citadelle montagnaise dévoile toute sa puissance et sa hauteur. Il discute avec Guido, un guide péruvien, qui achève son éprouvante journée en évoquant les guerres civiles incas qui abattirent cette puissance aurifère et cyclopéenne. Le temps fraîchit, se remet au vert, un Dieu éclairagiste pourvoit aux mille couleurs du Machu Picchu. Nous sommes des condors, des pumas ou le serpent qui coule dans la cité hydraulique. La croix andine célébrera demain le jaillissement d'Inti.

Nicolas Bonnal est là depuis l'aube, et il a vu le temps passer, chaque seconde s'écouler comt une goutte d'eau sacrée. Il faudrait vivre ici, en bas, à Agauas Calientes, comme on l'a fait à Grenade.

Il salue Guido, oublie Aguirre et Hörbiger qui polémiquent, descend par les yungas couvertes d'ambays, bambous et orchidées. La forêt donne ainsi ue sensation d'existence supérieure, on est plus à cet instant. On devient comme une branche irriguée par la sève et le vert, par l'eau pure et la terre. Enfin, iol voit un enfant mué en chasqui (un messenger inca) il longe la rivière sacrée, recroise son ami Guido descendu en bus du travail entre-temps, et salue les roches cyclopéennes taillées par la furie pacifique du fleuve. Et l'eau murmure.

- Quel est le secret du Graal ?

Horbigier et l'inconnue de Cuzco

Mi figue mi-raisin, Nicolas Bonnal et Horbigier sont sur la belle place Kutipasa a deguste un mate de coca. Le grand blesse monologue avec des nuances moqueuses dans sa bouche douloureuse.

-Cuzco c'est la metropole touristique de l'Amerique du sud. Les yankees ont mis le grappin sur ses tresors il y a un siecle et le tourisme de masse et de fric a suivi. Un yankee paie sans sourciller ce qu'on lui demande puisu'on lui donne sans sourciller mille milliards de dollars par an pour consommer abusivement – obesivement – et continuer de bombarder la planete d'images idiotes et de bombes intelligentes. Les chinois et les japonais, affoles a l'idee de perdre leur plus gros client, achètent es bons du tresor US et garantssent un dollar fort a un pays qui vit de ses dettes et de la peur qu'elles inspirent. Ce que je veux dire, c'est qu'un bel hotel avec patio coute dix ou treize dollars a Sucre, ou les yankees n'ont pas débarque, et qu'il coute 500 dollars a Cuzco, ou les yankees ont débarque. Il faut toute l'honnetete, le desinterressement des Indiens pour permettre aux creve-misère comme moi de survivre dans la belle cite coloniale de l'Inkaiser Horbigier.

Je dis cela parce qu'on parle du surpeuplement du littoral francais, du surpeuplement de la planete (alors que je ne vois que du vide et de belles tribus depuis bientot un an), parce qu'on voit que le cout de l'immobilier a triple en cinq ans en France ou dans mon Espagne bien-aimee, et que l'on voit Yubelblatt, Big Brother et les autres ont decide de nous faire payer fort cher la terre que Dieu nous donne gratuitement. On paye trente mille euros du metres carre a Londres, Hong Kong ou Monaco et et on paye 2000euros a Buenos Aires dans un pays ou une famille moyenne vit avec 300 euros par mois. Pou se rassurer on a la tele et la lutte contre le terrorisme suscite par ceux-la meme qui le combattent et qui en ont besoin pour nous ecraser de leur talon de fer et de diamants Oppenheimer. Goldstein, c'est nous qui

l'avons inventé, dit O'Brien, et je ne vous dis pas Ben Laden. Ladino, c'est le patois juif d'Espagne, et c'est aussi un mot qui désigne un malin, un sournois, de ce côté-ci du monde. Je finirais par m'acheter vingt mètres carrés aussi avant que l'on décide d'en haut que le mètre carré à Lima vaut mille et un eurothalers de la peur.

- Arrête de râler !!

- Mais je ne râle pas Horbiger. Je constate l'étendue des dégâts, c'est tout. Je rencontre des Français plutôt bien, des jeunes, qui sont d'accord avec ça.

- Tu as ton copain Emilio au marché San Pedro.

- Oui.

- Et sa fille. Je ne sais pas comment elle s'appelle.

Annie ou Hélène. C'est l'inconnu de Cuzco. Toi tu as Hitler, notre garçon de chambre, et Goering-Alvarez Montalban, qui dirige un cabinet d'avocats.

- Ya. On a aussi les fanfares, les écoliers en uniforme, les défilés au pas de l'oie presque tous les matins sur la place d'Armes. Ils zont trop ces péruviens. Décris à ville un peu.

- C'est du Valladolid, du Saint-Jacques de Compostelle, du granit et de l'andesite, des églises mastodontes, des murs incas cyclopeens, et encore un peuple qui prie à sept heures du matin.

- Le Christ des trembles, celui qui arrête les tremblements de terre.

- S'il pouvait arrêter la démocratie libérale avancée.

- Celle qui a privatisé les trains, celle qui a fait décupler les tarifs, prostitué les filles et effané les enfants qu'elle n'a pas fait avorter ? Tu as vu le palmarès de la Mostra de Venise ?

- Fujimori au Pérou, comme Menem en Argentine (on le surnomme Mendes...) avaient été élus pour protéger le patrimoine du peuple. Ils l'ont bradé pour des coïmas, pour des plats de lentilles.

- Ils ont mis les pieds dans le plat, c'est clair.

- Et tu as la même résignation ici qu'en France ou aux États-Unis (49% des new-yorkais ne croient pas aux thèses révisionnistes du gouvernement sur le 11/9).

Ils savent que les Arabes s'en mettent plein les

fougnés avec la hausse du pétrole qui avantage aussi les Bushmen texans, ils savent que cette guerre n'aura pas de fin, et que les prêtres qui nous gouvernent ont besoin de notre quota de sang. Corruptos, corruptos, qu'on dit ici.

- Ce que tu dis s'applique à toutes les époques. Relis les geeks ou la Boétie qui dit que pour abrutir un peuple un tyran a besoin des tavernes et des bordels.

- Et de l'illusion télé. Le mythe de la taverne...

- Il y a de beaux musées à Cuzco.

- Oui. Je rêve aux temps indiens. Aux temps d'avant, de l'empire incaïse, aux terrasses, aux temples du soleil, aux vertiges andins. Je rêve aussi à la chapelle d'Orcival, à l'octogone d'Hohentauern aux rues pavées de Santillana. Le monde a disparu, c'est tout.

- Mais non, tu as tes copains cathos qui ont créé leurs colonies dans les Yvelines autour du comte G...

- Oui cela c'est la vraie noblesse bretonne. 51 enfants à eux tous au nez et à la barbe du clergé local et de l'administration française.

- Il faudra revenir conférer.

- Sur quoi, sur les chutes d'Iguassu ?

- Ne sois pas comme cela... tu as vu comme t'écoulaient les indiens tacna lorsque tu racontes en espagnol dans la selva la légende de saint Julien l'Hospitalier ?

- Oui. Ce sont des passeurs eux aussi. Les indiens sont là pour élever notre niveau. Ils ont été mon barrage à idées. Je me suis relevé ici, d'Atacama à Ushuaia, de Bariloche à Uyuni.

- Que nous reste-t-il à voir ?

- Le Chimborazo de l'Équateur, les chutes de l'ange au Venezuela, et Manaus, bien sûr Manaus. De toute manière tu nous vois rentrer ? Faire la tournée des popotes et des éditeurs, regarder la télé et compter le nombre de mètres carrés en Bourgogne ou ailleurs qui n'auront pas été vendus aux Anglais ?

- Moi je crois qu'il y a plus de merveilles dans ce nouveau monde que tous vos guides touristiques n'en sauront jamais rêver.

- Ils veulent du Lonely Planet, ils veulent concentrer la planète. Ils veulent du park, ils veulent du camp, de la colonie. Comme dit Elias Sambar, ils fabriquent de l'absence.
- Oui mais les Indiens qui cultivent encore la terre avec l'araire (je te vois venir avec ton Harrer) ils fabriquent de la présence. Et s'ils critiquent la venue espagnole, ils sont plus chrétiens que les Espagnols.
- Les merveilles de Cuzco... je repense à mon inconnue de Cuzco.

Le reveur de Nazca

Nous sommes à Nazca. Le nom sonne mystique : on dirait le nasdaq, on dirait la nasa. Nicolas Bonnal a rencontré un grand initié à Arequipa, Walter Bustamante, un cuisinier sorcier (tout le monde sait que la cuisine est le refuge des premiers et des derniers initiés) qui pense que le canyon de Colqa dans cette province, ce canyon orné de terrasses et frolé par les ailes de la région Condor – le vol de l'oiseau planant est si puissant qu'on l'entend à des dizaines de mètres – ce canyon donc est la Colchide que gagnent après l'Amazone Jason et ses jargonantes. Bref Walter est un as de la cabale phonétique, de la langue des oiseaux de la région Condor. Il pense être un péruvien d'origine arabe mais il est d'origine cantabre. Et quand il parle de Cantabrie, sur le sentier de Santiago, Nicolas Bonnal sait de quoi il retourne. La Cantabrie de Santillane est une des reines du monde.

Le quechua, donc : est-ce la langue des oiseaux, la langue primordiale célébrée par Favre d'Olivet ? Après tout Humboldt arrivé là écrivit son Cosmos, convaincu d'avoir pu faire le tour de toutes choses. Darwin, d'Orbigny, Poe voient cette Amérique australe et antarctique le commencement et la Fin de toutes choses. Nous ne sommes pas Humboldt, qui doit être

moins lu que Corinne Maier et son Bonjour paresse. Mais nous pouvons apprendre au lecteur que Manu existe en quechua ; qu'il signifie dette ; que rune existe en quechua, désignant l'être humain. Le kalpa, qui traduit en sanscrit le cycle cosmique désigne la force. en quechua toujours. Et Tara, notre Tara guénonienne de l'Irlande sacrée des Celtes, eh bien elle désigne aussi dans cette langue fantastique et oubliée, officielle et négligée, l'île. A Ollantaytambo, sur ses fantastiques terrasses, Horbiger entendait les guides péruviens parler un japonais impeccable : ce n'est pas sur la tour Eiffel que pareil tour de force interviendrait ; c'est dans la banlieue du Machu Picchu sur la route sacrée de l'inca. Car le quechua est proche parent du japonais. Les guides ne nécessitent guère plus d'un an pour l'apprendre – quand bien sur ils savent leur langue ancestrale.

On apprend que les Hainus, les fameux Hainus du Hokkaido japonais viennent d'Europe. Auraient-ils pu se rendre plus loin, franchir le Behring, gagner l'Altiplano ? Qui, dans ces temps de science prostituée, pourra dénouer les fils du temps et de l'espace ?

Mais nous arrivons à Nazca la misérable, vrai terrain vague des post-modernités où les Indiens vivent moins bien que leurs antepasados. Pour 50 dollars on grimpe dans un coucou qui rend malade et l'on va survoler les merveilleux géoglyphes. Survoler n'est pas voir. Survoler n'est pas arpenter.

Mais bon. On survole les fameux trapézoïdes, les pistes d'atterrissage des soucoupes violentes... et le singe à la queue hélicoïdale. Et le colibri géomâtrisé, et le pélican, et même l'astronaute. Il y a aussi les mains et l'araignée sans sa toile cosmique. Mais on survole et l'on se croit dans un dessein animé mystérieux. L'homme trace des lignes partout, il y a des chantiers, des champs irrigués, la fameuse route panaméricaine coupe les lignes du Nazca. Les Incas eux-mêmes sans aucun respect pour les

cultures antérieures, les avaient tronquées. La destruction de ces cultures géniales avait commencé bien avant la venue des gringos (dont le nom veut dire Grec)

Et dans ces lignes on voit aussi des totems symboliques, des zoologismes sophistiqués, des géométries divinisées, des techniques d'extase : les pélerins progressaient comme dans les labyrinthes de nos cathédrales et atteignaient l'extase au centre de l'araignée ou de la figure des deux mains. On compare aussi ce land art au textile indien qui renferme comme les œuvres des Parques les mystères du monde. Dans ce cas la toile devient la terre même. Nous avons affaire à un sutra, à un texte sacré qui donne dans le textile glyphique. Il faudrait arpenter à pied ces magiques traces qui sont toujours si parfaits qu'on les croirait faux.

Et puis le doute survient avec le mal de l'air. Mais s'il s'agissait aussi de faux dessinés et gravés depuis les années vingt, destinés à capter l'attention des touristes, ces vrais extra-terrestres bourrés de petits billets verts ? Découverts, ces terrains vagues, par l'explorateur Posok, et expliqués en vain, une vie durant, par allemande nommée Jeanne Reiche, venue là en 1940... Hörbiger frétille de joie, il confond son Cessna et son Stuka... Tout Allemand a un pied dans l'Atlantide, disait Rauschnig, mais où s'arrête l'Atlantide, surtout

Elles sont plus que mystérieuse, ces lignes, elles sont l'inexplicable. Elles font scandale, plus encore que tout le reste ici, qui dérange la raison, de Pâques à Tiahuanaco, des Glaciers aux dinosaures d'Ischigalasto. Et cette figure de l'astronaute ? Si Hörbiger, le vrai, pas celui que j'invente pour m'amuser et énerver tout le monde, avait eu raison ? Si les mondes s'étaient rentrés dedans, si la lune était sortie de la terre, s'il avait fallu précipitamment graver des messages pour ceux qui partaient précipitamment dans les astres ? Astre rime avec désastre, estrella rime avec estrellarse, s'écraser en castellano. Ma logique s'écrase sur ces

rochers désolés, dans ce désert détestable long de trois mille kilomètres, désert nuageux qui plus est. Il y a seize figures. Il faut s'imaginer des hommes dépourvus d'eau, mais dont les canaux étaient mieux irriguer que les nôtres, s'harnacher, tirer des cordes, poser des palos contre le sol si dur, et harassés, concevoir ces cortex graphiques défiant raisons et imaginations, eux qui sculptaient comme Vincenot leur canal en forme de caracol, en forme d'escargot...

Le vol s'achève. Il faudrait gagner cette terre ferme. Les Indiens du nazca ne volaient pas, mais ils voyaient plus loin que nous, plus loin que le condor. Ils sont les rêveurs de la région Condor.

Horbiger fait le poing à Bariloche

Nous retrouvons Nicolas Bonnal et Hörbiger à Bariloche. Ils boivent un troisième cabernet sauvignon (sans ADG ni Aramis) sur le Cerro Campanario, qui jouit sans conteste de la plus belle vue du monde. Il y a un an qu'ils se sont rencontrés à Valparaiso –oh Oh Oh – et depuis ils sont beaucoup de pays.

- Là nous avons revu le bosque des arrayanes, l'île Victoria, Puerto Blest et la selva valdivienne où Hörbiger, à sa troisième bouteille de Michel Torino a livré un mémorable combat contre le cuisinier Kato (envoyé depuis peu en reconnaissance par un inspecteur Clouseau aux abois) à l'aide d'un bambou de la caña colihue.

- Je le tenais par le bambou, argh argh !

- Alors Nicolas Bonnal, vous allez mieux ?

- J'ai été victime d'un phénomène d'abduction sur l'Altiplano et ma mâchoire ne guérira jamais. J'avais l'épaule droite couverte non d'ecchymoses mais de dessins qui ont amusé mes chirurgiens.

- C'est les pistes de Nausicaa, argh argh argh...

- Couché, Hörbiger. Sinon tout va bien, la fin du monde suit son cours, les glaciers fondent, Wall

Street a tout racheté en Patagonie (Lerner de Disney, Benetton, Lewis – de Planet Hollywood -, Soros bien sûr) et les pêcheurs à la truite écolo atterrissent en jet privé avec un baril à 55 dollars. Les Arabes peuvent bénir Bush et ses gangs bohémiens. Mais j'ai promis de ne plus parler de politique.

- Bon alors qu'avez-vous vu depuis Nazca justement ?

- J'ai revu la porte de l'Agartha, Valparaiso avec son cerro Concepcion et son café Brighton. el valle encantado, merveille méconnue de l'Argentine des westerns imaginaires, avec Talampaya. Vous savez que je suis comme un puma dans sa cage à Asuncion. J'ai tout fait deux ou trois fois. J'attends un autre ami de France pour refaire Iguazu pour la quatrième fois, Uyuni et son salar de l'amor, puis Cuzco et le Machu Picchu. J'ai aussi revu Mendoza et ses ivresses carnées, ses filles fantastiques et son cerro Aconcagua.

- Je suis cerro positif, argh argh argh ...

- Toujours dans la finesse. Herr Hörbiger. Et les galiciennes dont vous faisiez vos délices. La route de l'empanada et de la pierna argentina ?

- C'est ce Hörbiger nommé justement la piste de Nausicaa, et que suivaient les conquistadores. Car jamais la conquête n'eût eu lieu sans la collaboration active des belles acclas.

- Oui, d'ailleurs en Europe c'est l'inverse

- Elles sont, nos Gudrun, à voile et au bon beur, argh argh argh.

- Alors, une fille dans chaque port ?

- J'ai une vraie tendresse pour les indiennes Gabriella à Arequipa, Lucia à La Paz, Isabella à Cuzco. Et mon Esmeralda, de la gare Retiro à Buenos Aires, vous vous souvenez ?

- Argh, je ris de les voir si belles en mon tiroir...

- Oui, Hörbiger. Il a raison finalement, les femmes sont plus féminines ici. Et le mystère de l'Amérique australe, comme disent les idiots du routard, reste total.

- Que vous reste-t-il à faire ?

- Nord Pérou, Equateur, Vénézuéla, un peu de tourisme

aventure en Colombie. Et bien sûr Manaus. Mais là je m'y suis mal pris, la saison des pluies va reprendre.

- Vous attendez donc la prochaine temporada ?

- Oui.

- Vous ne rentrez donc pas ?

- Pourquoi ? J'ai découvert la musique sur internet, je décharge mes textes en téléchargeant Tangerine Dream et vous voudriez que je rentresse ? On vient me voir vous savez. Ma sœur, mes amis...

- Ses cheerleaders ! Mais il ne dit pas la vérité, il n'est plus assez riche pour rentrer !

- Votre tiercé gagnant en Amérique du sud ?

- Il ne varie pas ; Iguazu, Uyuni et san Pedro, Torres del Paine et le perito Moreno, Bariloche et les lacs chiliens, Machu Picchu. Avec Talampaya comme cerise.

- Z'est la zerize sur le kato, argh argh argh...

- Seulement 13000 touristes par an. Je préfère de loin la face Pacifique (ça va Hörbiger !) et andine à la façade atlantique. lugubre d'Ushuaia à Bahia. Je n'aimai que Brasilia au Brésil, la ville du grand monarque... vous avec le vu le succès de da Vinci code, et le retour du Mitterrand secret ?

- Et le budget ?

- Mille dollars en moyenne en moyenne. Il faut équilibrer la Patagonie avec un peu de Bolivie et de selva...

- Ah ce prix en effet vous louez un chiotte rue Jacob.

- Oui oui un chiotte. Les gens deviennent prévoyants avec l'immobilier. Ils ont d'ailleurs raison, la température va prendre six degrés en ce siècle. Et l'Europe 160 millions de nouveaux habitants.

- On comprend pourquoi vous y restez...

- Je conseille les viajantes maintenant, les touristes qui restent plus de trois mois. j'ai le meilleur carnet d'adresses, le plus frais.

- Et Hörbiger ?

- Che fais me rezolidifier dans les glaciers. Ich bin der Erfinder der Welteislehre. et j'irai boire un peu de wise key zur le glacier Upssala. Je vais zaluer le fantôme de Guillaumat à El Chalten. J'errerais ivre sur

mes nostalgies glazialkosmogoniques. Lui va voir les baleines que Kato n'a pas démantibulées, c'est en péninsule Valdez. C'est la saison des amours. Je pars tantôt.

- Pourquoi pas plus tard dans la saison ?
- Barze qu'après, la Patagonie defient supersionique, si fous foyez ce que je feux dire.
- Pas de politique, Hörbiger.
- Ce n'est pas de la politique, c'est de la géographie.
- Pas d'Antartique ?
- L'an prochain à Ushuaia. Ushuaia mon amour...Je ne le crois pas. Il faut garder une terre inaccessible, cela nous sert d'inspiration pour la BD que nous projetons de faire, Hörbiger 2 et moi-même.
- Ta terre congelée, je te jure qu'elle est accessible aux sévices secrets de tout poil et de toute nation alitée...
- La jonction entre tourisme et services secrets est une réalité jamesbondienne bien établie en Patagonie.
- Tu te souviens le rocher James Bond à Phuket ? Je suis l'homme aux lugers de glace.
- Vous ne voulez toujours pas être vice-consul ?
- Vice-con- quoi ?
- On n'est plus roi que dans ses rêves. malheureux...
- Notre entretien s'achève... vous descendez en télésiège ?
- Non, on a un record à battre. Un dénivelé de mille mètres en six minutes à travers la forêt de coihues.
- Du coup ch'ai aussi mal aux cuizes que le roi Anfortas !
- Que qui ?
- Hasta la vista. Meister !

Jonas et la péninsule Valdez

La péninsule Valdez et ses baleines...Une des rares excursions que je n'avais pas faites, ayant décidé pour la faire de m'éloigner pour un temps d'Hörbiger :

car je savais que je retrouverais le prophète. Au bout d'un an, je peux d'ailleurs confesser ma dette à l'endroit du génial Louis Skorecki, qui dédoublé vit d'une verve plus grande encore dans Libé où il fait subir la critique de ciné ce que Bush fait à Bagdad (il est pour Bush d'ailleurs, et moi aussi, car le texan est au moins contre l'avortement, la discrimination positive et pour le port d'armes – j'invite ainsi mes fans à prier pour sa réélection qui mettra un terme au cycle actuel).

Mais je reviens à mon cap, que dis-je à ma péninsule. L'an dernier j'étais arrivé un peu tard à Rawson, ancienne colonie galloise, pour voir mes baleines australes et franques – c'est leur nom scientifique. Mais j'avais eu la chance de croiser le « plaisir » avec une belle argentine qui hélas va se marier... Toujours la chance du débutant.

La péninsule ouvre le bal de la Patagonie. C'est une steppe avec un climat tiède et non pas froid, des printemps et des étés torrides, de bien rares pluies. C'est la route des héros Français, de Saint-Ex et du croix de feu Mermoz, des as de l'aéropostale qui descendaient hasta Punta Arenas, ma douce ville australe. Je m'arrête à Puerto Madryn, sa plage magnifique, sa douceur de vivre, ses chicas sensationnelles (oui, je sais, ADG, « des putes, des putes, mais des Patagoni »...), qui sont encore plus belles et plus minces, plus jeunes et sensuelles avec deux ou trois enfants à leurs trousses (on vide nos séminaires, eux remplissent leurs maternités – et je rappelle que ce sont des Blancs – mâtinés d'Indiens mapuches), et je me précipite, venant de la si belle Esquel, dans le premier bus d'excursion venu. D'abord les baleines, les filles on verra pour plus tard...

La péninsule est un autre paradis ornithologique mais ce sont bien sûr les mammifères qui captivent l'intérêt de la colonie de touristes WASP (mammifères post-darwiniens prenant des photos). On va visiter les lobos marinos, les beaux phoques de toujours, les cousins pingouins qui se prennent des bains de soleil, et les éléphants de mer qui nous font l'honneur d'une

visite antarctique. L'été il y a les orques qui viennent dévorer les phoques sur la plage. Je l'avais appris et je ne m'étais pas rendu là pour cette raison. C'est comme si je voyais le petit yorkshire de SDB dévoré par une hyène saharienne... Je ne me suis jamais remis de la jambe coupée de Bo Derek dans Orca – d'ailleurs elle aussi soutient George Bush : allez Dubya ! Vire le grand Kohn !...

Les éléphants de mer sont tout un poème. Le mâle pèse 4 tonnes, il en perd une durant sa saison valdésienne, n'osant se nourrir au risque de perdre ses légitimes. Il dispose d'un cheptel de dix à dix-sept femelles qui pèsent une seule demi-tonne et que leur petit vide d'un tiers de leur poids en deux seules semaines de sevrage. Après il apprend à voler – sic - de ses propres nageoires... Ce style de vie me rappelle la banlieue française que j'ai malheureusement tendance à oublier... Les mâles blancs ici, on les appelle les machos perifericos... ce sont les pauvres hères qui tournent autour et, tel un Rmiste goy ou un électeur du Front National n'ont pas le droit de toucher à la soupe « copulaire ».

Mais l'éléphant a d'autres ressources que de faire ses polygamies : il plonge durant deux heures jusqu'à 1500 mètres, il gagne l'Antarctique, il reprend sa tonne de bidoche en trois semaines. Pour l'instant il bronze sur la plage comme un touriste américain, et il a la prudence de s'asperger de sable humide pour préserver sa somptueuse armure.

Vers trois heures, nous gagnons la lancha pour admirer les baleines. Des réserves animales, j'en ai vu un bon nombre en Amérique australe, mais des animaux guère, sinon dans mes pampas boliviennes. Là, grâce à Sebastian, je vais en avoir des tonnes. Le ballet commence : une masse de quarante tonnes bondit de l'eau comme une flèche neptunienne. Une queue de cinq mètres d'empennage savoure au soleil la liberté d'être belle. Les mères et leurs petits longs comme le bateau passent sous le bateau (Nous allons couler – nos vamos a hundir ! se lamente une fillette adorable ; mais

comme il n'y pas de japonais à bord...). On les reconnaît à leurs crustacés, à leurs cicatrices, ces bêtes, puissantes et amicales qui flottent sur ce que les vikings nommaient le toit de la baleine. Sur notre frêle esquif, nous sommes ramenés à nos humbles dimensions : nous pesons en moyenne les deux millièmes de cette masse généreuse de puissance, de graisse et de tendresse. Car elles aiment leurs petits, ces mères admirables qui les nourrissent et les protègent durant trois ans ! Un d'eux est blanc comme Moby Dick (je sais, schtroumpf du roi, c'est un cachalot, mais je te jure qu'il est blanc comme neige...) s'enamoure de notre bateau comme d'un jouet ou d'un hochet. Il passe et il repasse dans cette eau qui n'est même pas froide (le lendemain je m'y baigne sans sourciller) et il se laisse caresser de tous les regards enfantins je pense à ma lettre Noun, à mon Jonas, à mon bien-aimé Pinocchio, je voudrais être absorbé par cette mère amère de la tranquillité (ou, je sais, ADG, krill et sentiment) et finir comme un morceau de beurre France dans ce parfait frigidaire...

Mais Sébastien nous fait remarquer que nous avons de la chance : un couple est en train de s'unir pudiquement sous nos yeux indiscrets. C'est Vénus tout entière à sa proie attachée. Les baleines s'aiment en dansant, elles ont plus légères que le professeur Tournesol, leur graisse est un fruit d'or et je suis dans les îles bienheureuses... Il faut rentrer.

J'ai eu la chance d'être près d'une argentine et de son petit-fils, Elsa et Dante. Elsa est plus jeune que moi, elle a quarante-deux ans, son petit-fils a quatre ans. Il a bien mérité de l'excursion, longue et parfois ingrate. Elle l'a couvé toute la journée, et malgré la fatigue il n'a pas proféré une plainte. Elle s'est saignée pour lui payer le voyage à la péninsule Valdez. Ce jour-là, 19 octobre, j'ai célébré la Création.

Le bonheur d'ADG à Piguë

Nous avons retrouvé ADG à Pigüé où il joue aux cartes avec Hörbiger. Hörbiger a un habituel coup de blues le 9 novembre, jour anniversaire de l'abdication de l'empereur Guillaume, du putsch de 23 et la destruction du mur de Berlin.

- Ach.. tu te rends compte, si nous avions gagné la guerre, ce serait le grand blond en avant...
- Ne commence pas faire ton gay nonien. Explique-leur qui est Pigüé.
- C'est une petite ville du sud de la provincia de Buenos Aires. Elle a été fondée par quarante aveyronnais. Ils ont amené les jardins à la française, les platanes et l'agriculture douce. Une vieille mémé fait au four (pas le micro-ondes) la meilleure escalope milanaise au fromage du monde. Escalopa suiza que cela s'appelle. C'est une ville prospère avec un beau cimetière et une belle caserne, de beaux silos et une ligne de chemin de fer. C'est une ville où l'on a envie de s'appeler Prosper...
- Et le cimetière où tu m'as retrouvé ?
- Aux côtés d'Audiard, Boudard et Jeanson ? La porte du paradis. On est plus en France ici qu'à Barbès ou Chapelle...
- C'était donc ici le grand sud.
- Pour toi qui n'avait plus un poil sur le caillou, c'était plus l'Argentine tourangelle que la Calédonie ou la Patagonie. La Patagonie, c'est fait pour des grands mecs aventuriers comme Raspail ; faut une tête de lord... mais pour des petits ronds comme toi, rien ne vaut le bonheur de Pigüé. Comme tu dirais, la pampa c'est pour les troisièmes ponctions...
- Il ne manque plus qu'un Chardonne, alors.
- Réincarne-toi, chéri-bibi.
- Et Nicolas Bonnal ?
- Il a sauté sur une bombe sexuelle à Mendoza. C'est la saison des amours. Et de l'humour...
- Il effectue donc des vols de reconnaissance et des frappes chirurgicales dans le grand-ouest argentin ?
- Si tu veux rester sobre, oui.

- Je me souviens de ses premières chroniques du troisième oeil il ya plus de dix ans. C'était d'un chiant...
- A l'époque, il se prenait pour Guénon, il ne marchait pas sur tes plates-bandes... Après il a compris le bonheur d'écrire.
- Bien sûr. On écrit pour le plaisir, pas pour le message. Il aime bien les argentines alors ? On dirait des petites gitanes, parfois, avec leurs petits culs et leurs beaux cheveux noirs. Comme dirait Bonnal, Carmen veut dire vers en latin, jardin en andalou... O escritor, ta plume n'est pas en or...
- Les gitanes ont eu ton poumon, elles ont eu le coeur de Bonnal.
- Tout cela me laisse pensif... tu m'excuseras, avec ce qui vient de m'arriver, et qui m'en a bouché un coin, même si nous débouchons une deuxième bouteille de Cabernet-Sauvignon, je n'ai plus envie de faire des enjeux de mots. Je veux juste l'adresse des îles Fortunées, pour moi et pour ma petite grande âme.
- Tu cherches le passage des Thermopyles Duracell.
- Dessine moi Pigüe.
- Ya wohl, mein petit prince. Il y a deux grands axes, on se croirait à Brasilia. Une église avec un beau retable, une gentille population avec pas mal de blonds (envin le grand blond en avant), de gentils bois et une superbe colline inspirée.
- Inspirée ? Comme celle de Barrès ?
- Ya wohl, mein Führer de vivre. C'est un mirador, et il y a des vents qui soufflent comme à Vézelay ?
- Vézelay, ce n'est pas dans l'Aveyron.
- Ah pon ? Elle est à trois kilomètres de la ville, qui fait elle-même 14 000 habitants. C'est une colline où chantent les pierres. Mais che me tais : bière qui roule n'amasse pas mousse.
- Elle est bourrée de voitures françaises cette ville. Je ne vois que Peugeot qui poudroie et Renault qui rouloit...
- L'Argentine est française, métaphysiquement française. Il faut découvrir les pampas. Pampa veut dire plat en quechua.

- Ah oui, toujours les sornettes du mage Enculos Bonnal qui se prend pour Favre d'Olivier...
- Ach, ne critique pas les absents, mon foyou, comme tu l'as si bien fait au cours de ton existence verbale.
- L'existence verbale, ça fait souvent mal.
- Bonnal a d'ailleurs décidé de moins parler d'amour et de plus souvent le faire.
- Moi, je ne peux pas, j'ai un rendez-vous avec les patrons là-haut. Je dois arriver aussi pur que Blanche-neige au purgatoire.
- T'affole pas, ils ont des pastiches au purgatoire. Tu vas rester là quelque temps et ils vont te conduire en cabriolet au paradis des bons mots.
- Les paroles gelées de Rabelais.
- Je soufflerai dessus, moi, Horbiger.
- De paroles gelées, ils s'appelaient comment les Français sui sont venus ici ?
- Tu sais que Mitterrand est venu ici en 87 ? il étit drôle ce Mitterrand. Il croyait que c'était la terre qui fait l'homme, alors que c'est l'homme qui fait la terre.
- C'est pas la terre qui prend l'homme, c'est l'homme qui prend la terre... Bon, ces noms alors ?
- Arlabosse, Boudou, Cabanettes (le chef du group des quarante familles), Delbrolle, Loustalot, Roubellec et Salers... plus quelques dizaines d'autres.
- Plus que français que ça tu meurs... Horbiger ça fait un peu métèque, non ?
- Aber Heimat fand ich nirgends...
- Encore du Nietzsche... Toujours cette Grèce intellectuelle... et il n'y a rien à part ta colline inspirée ?
- Bonnal avait parlé de la sierra del Tandil. On dit qu'il y en a une plus belle tout près d'ici, la sierra de la ventana, la chaîne de la fenêtre qui chnate à chaque matin des magiciens.
- Oh oh mais ça m'intéresse... la Touraine prends garde, la Touraine prends garde, de te laisser abattre...
- Wo ist Alberto ?

- ??
- Un serveur qui bosse avec son père. Alberto est un père de famille de vingt ans, un beau gaucho typiquement argentin. Il nous a promis de nous marier avec des beautés locales.
- Et la pharmacienne ? Celle dont Bonnal me disait dans un rêve qu'elle était blonde aux yeux noirs dans des habits anciens et qu'elle portait une fleur de lys autour du cou ?
- Elle est là au coin de la rue. Mais s'il n'y prend pas garde, il deviendra un Homais... De toute manière, il a une tonalité trop muqueuse dans la voie pour se voir un avenir...
- A l'époque il voit une petite amibe dans l'oeil. Je l'avais emmené aux Halles en voiture, on s'était paumés au milieu des dealers nègres. Dieu est plus français en Argentine. A quoi on joue ?
- Au tarot. Il vaut mieux jouer au tarot à Pigüe qu'avec des tarés à Paris. Bon je te laisse reposer en paix, ADG. Lebt wohl.
- Hörbiger et paix. Tu diras ma tendresse aux lecteurs du Libre Journal.

A Arequipa, Hörbiger fonde le national-tropicalisme.

Résumé des épisodes précédents: mécontent du niveau parascolaire de Hörbiger, Nicolas Bonnal le convainc de reprendre des études humanistes post-modernes. Hörbiger passe donc son bac de philosémitisme, option (n'exagérons rien...) Popeck-Goscinny, puis entre premier à l'ENSEM, l'école nationale-socialiste d'encouragement au métissage, option indio-germanique. Mais ce bel édifice bonnalien s'effondre lorsque, de retour à Arequipa où il comptait célébrer son anniversaire avec la belle Gabrielle et le cuisinier initié Walter, le médecin alternatif Percy et sa coiffeuse Marie, Hörbiger assiste à un défilé militaire et scolaire.

Nicolas Bonnal nous parle du Soncollay, le restaurant alchimique de Walter Bustamante, où il dévore chaque soir de la viande de lama (kinchaki) avec de la bière de maïs. Nous sommes à Arequipa, la belle cité blanche aux pierres dites sillares. Bonnal est lyrique.

- Arequipa a le climat d'Agadir, mais elle est peuplée de chrétiens. Tous les dimanche, on y défile au pas de l'oie, ce pas d'initié supérieur qui mène...

- A Compost-Heil !
- Ne commence pas Hörbiger !

On hisse le drapeau devant les arcades de la parfaite plaza des armas, moins grandiose mais plus agréable que celle de Cuzco. Les militaires et les écoles, les universités, les collèges catholiques, élèves et professeurs, parents d'élèves et autres (on est loin de la fédération Cornec...) défilent au son du tambour et de la trompette, en grand appareil en dépit du soleil le plus dur du monde (mais la température reste parfaite puisqu'Arequipa est la cité parfaite, fruit d'un urbanisme qu'on dirait augustinien, non mais). Le maire hisse les couleurs, les mamies chantent l'hymne national et l'hymne de leur bonne ville digne de l'Inkatholik Park que le fameux binôme de bons aryens va créer ici.

- As-tu remarqué, Klaus, que hymne est l'anagramme de hymen... Alors Gabrielle ?

- Il y a aussi Elina à Salta, Mikaela à Cordoba et l'incroyable Veronica de Mendoza.

- Mais elle est bête comme ses pieds...

- ... qu'elle a si beaux, concède-le. C'est la belle du riquet à la houppe, un peu sottie mais magiquement, et désirée par tous les copains argentins...

- Parle-leur de Gabriella.

- Gaby a une belle tête de princesse inca, elle est trilingue, elle a compris que sa ville était menacée, et elle me sourit toujours. Mais j'hésite, car si je prends femme, finis les kilomètres, finie la liberté et... Tu préférerais trois femmes ou sept vies ?

- Regarde les enfants de du collègue Bill Gates ! Ils

sont tous déguisés en spiderman et en héros de comics yankees. Ach, le riticule ne tue même pas ici...

- Tu exagères Hörbiger. Il y en a habillés comme les Médicis, d'autres en petits incas, qui sont jolis comme des poupées... Mais j'en reviens au fait que les péruviens sont les plus brillants des latinos...

- Et les plus brutaux, tu as vu le nombre d'incidents.

- Je sais, je vais prier Odhinn... Je vais me rendre au nord du Pérou, à Trujillo et Catamarca, lieu du supplice d'Atahualpa...

- Qui lui-même avait massacrer les enfants du clan de Huascar. Un sacré lascar...

- Quand tu penses que quelques coups de fusil et des canasson ont suffi à disperser une armée de trente mille hommes... Une civilisation aussi parfaite qui s'effondre en quelques mois, en quelques heures...

- Mais ce qui est beau, c'est qu'ils sont les seuls aujourd'hui à défendre la cité catholique et le pas de l'oie. Et quelle cuisine... Ça te plaît leur cuisine ? Je trouve qu'elle manque d'Heil... Au final je suis très content de la victoire de Bush. Il va précipiter la fin de son monde, et il est quand même tex-mex sur les bords.

- Moi, plus je suis nationaliste, plus je suis multiracial. Tu as lu leur quotidien nationaliste Ollantay ?

- Non, montre. Oh dis-donc, ils disjonctent : ils dénoncent la main-mise israélo-américaine en Amazonie sous couvert de lutte antinarco ; ils disent que le pays est dirigé en sous-main aussi par la franc-maçonnerie chilienne et qu'au final les Indiens n'ont toujours pas droit de cité...

- ...depuis Bolivar et toute cette racaille napoléo-maçonnique. Même le Guide Routard de ton copain Michel dit que la situation s'est aggravée après l'empire espagnol, avec les républiques vendues à l'Angleterre...

- Et aujourd'hui aux USA (le mot veut dire cochon en quechua)... avec tout leur illuminisme progressiste et leur cruauté de grands propriétaires humanitaires.

- Oh oh, on a dit qu'on ne fait plus de politique...

- On va se refaire le volcan Misti, on va revoir des condors dans leurs couloirs bien aryens...
- Ça se voit qu'ADG n'est plus là pour contrôler la qualité des jeux de mots...
- Que va-t-on dire sans lui ?
- Elle est bonne, celle-là.

Le défilé s'achève vers dix heures quand le soleil est haut et fort. Le Pérou est bien le Pérou, mais pas au sens où on l'entend. C'est le pays de l'extase solaire et scolaire, de l'honnêteté et du travail bien fait, de la brutalité et de la selva sauvage, de la cuisine magique du Soncollay et des petits déjeuners indiens. C'est un immense or naturel et humain. Ce sera le lieu du deuxième épisode des aventures de Fébur, Maubert et Serval, les trois héros de BD que conçoit Bonnal et dessine, à la mode de l'école belge, un jeune dessinateur suisse rencontré au pied du Machu Picchu, et prénommé Michel. La première série d'aventures se déroulera en Patagonie où l'on sait que de grands combats cosmiques se préparent. Mais depuis que Walter a expliqué à Bonnal que le Machu Picchu est le double transcendantal de Montségur – et que les forteresses incas répondent comme des soeurs métaphysiques aux châteaux cathares -, Hörbiger sait que les dessins (les dessins, oui, oui) de la Providence sont impénétrables...

- Et en attendant qu'ils dessine, on fait quoi ?
- On fonde à la plume d'oie le national-tropicalisme.
- Cela existe déjà idiot, et cela s'appelle le bolivarisme.
- C'est haut en couleurs !

Hörbiger fête un anniversaire au Machu Picchu

Nous retrouvons Hörbiger et Nicolas Bonnal à Cusco, de retour du Machu Picchu où ils ont fêté le 23 novembre, l'anniversaire du voyageur éveillé. Ils prennent un pot au Tunupa, nom inspiré d'une divinité rebelle du panthéon inca. Nicolas Bonnal est fatigué car il vient

de montrer en trois semaines a Frederic, un ami venu le voir, Buenos Aires, Iguazu, Talampaya, Salta, Atacama, Arequipa et Cuzco. Frederic a vibre sous les cataractes, devant les falaises rouges, le long de salars grandes et des defiles nationaux-tropicaux au pas de l'oie. Il faut bien sur en terminer, et c'est par le Machu Picchu, nid d'aigle de l'Amerique du sud, que l'on termine cette croisiere jeune. On a revu le qosqo, le nombril du monde, point central des quatre terres du Tawantinsuyo, et on a bien capte les energies des sites sacres.

- C'et sympa d'etre avec des copains du bout du monde pour son anniversaire... Comme ADG n'est plus la pour nous corriger, je voudrais, cher Horbiger, que tu fasses du culturel...

- Kein problem. Il y a le qoricancha, le temple du soleil de Tintin, transforme en monastere par las espagnols. Et dans ce temple il y un autel, une grande toile de metal dore, ou est exposee la cosmogonie inca. Tu vois le Dieu createur, Viracocha, et il distribue la puissance et la manifestation sur notre bonne vieille terre. Le soleil, la lune, les animaux, les arbres, les hommes et les femmes. Et meme l'arc en ciel et le tonnerre. Je vais retourner l'etudier tantot.

- Le saqsahuaman, ajoute Frederic, avec ses murailles cyclopeennes, n'ets pas une forteresse (qui evoquerait Mycenes par moments) mais un temple du tonnerre. C'est ici que les peruviens, en hommage a leurs antepasados incas, fetent l'inti raymi le 21 juin, le plus grand solstice paien du monde. Cela n'empeche pas les eglises d'etre pleines de bon matin. J'ai vibre de bon matin, un dimanche a Arequipa, l'autre a Cuzco, au lever des couleurs, aux defiles des enfants des ecoles catholiques. Les petits indiens sont de beaux enfants bien calmes (Frederic est pere de trois enfants), ils doivent etre assommes par l'altitude.

- Le fameux sorotchi, dit Horbiger. Le mal des cimes qui frappe l'humanite post-nietzscheenne. Au Perou, on est creve tres tot, mais tot leve. Tiens, nous passons

devant le monastere de santa catalina, ancien acclawasi, maison des vierges devouees de l'empire du soleil. Elles tissaient ou priaient pour l'inca. Tout etait tisse dans cet empire collectiviste.

- C'est Louis Baudin, un universitaire de Dijon, qui a publie en 1943 un des meilleurs livres sur l'empire socialiste des incas.

- Mon monastere prefere, dit Frederic, est, dans la cite solaire d'Arequipa, celui de Santa Catalina visite par le pape en 1987, et qui couvre deux hectares de patios, de murs pigmentes, d'ombres et de lumieres audacieuses.

- Et si nous passions, ajoute Horbiger, des ombres et des lumieres d'Arequipa a la lumiere bleue, aux nuits et aux brouillards du Machu Picchu ?

- Mais on ne parle pas du Machu Picchu, Horbiger – ville dont on ne connaît en fait ni le nom ni la fonction ni meme les raisons de l'evacuation. Ville pillée par les voleurs yanquis, et envahie par les touristes krot qui demandent des reductions a l'entree...

- Ceux-la, ils commencent á me gazer les couilles, dit Horbiger. Pour economiser un sol, ils seraient pres á...

- Pas de politique ! J'ai aime cette descente en train de nuit, sous les brouillards et sous la lune, en direction de Aguas Calientes. On se serai cru en Transylvanie, nouveaux Jonathan Harker...

- Ici les vampires, c'est les exploitants de la voie ferree. Et Aguas calientes, la cite touriste, envahie de backpackers, est le purgatoire au pied du paradis.

- C'est vrai que la geographie est dantesque par ici. Il faut y venir avec sa divine comedie et ses lithos de Gustave Dore, arpenter de nuit les pentes folles du Putu Casi.

- A propos de Nuit et brouillard, j'ai ete terrifie au petit matin. On n'y voyait pas a trois metres. Puis tout s'est leve et nous eumes une journee sensationnelle. Il faudrait expliquer autre chose, Horbiger.

- Yawohl, mein traveller. La montagne ici est signifiante, c'est un zauberberg, sculptee par les

indiens. A Ollantaytambo, on voit le nez de l'inca, et surtout la grimace de Viracocha, le Gott local. Qosqo elle-meme fut creee en fonction de la forme d'un puma. Ta bien-aimée Brasilia, mon cher Bonnal, a bien la forme d'un avion. Il y a des cites creees en fonction des constellations, notamment des pleiades.

- Nos cathedrales suivent bien la constellation de la vierge.

- Exactement. Et le Machu Picchu, que notre ami Walter compare aux chateaux cathares, a la forme d'un condor inverse. Dans le temple du soleil, un condor est sculpte sur le sol. Du mirador du gardien, ou de jeunes touristes yanquis ont montre leur cul, on voit la ville profane qui a la forme d'un lagarto, un lezard, allusion a son contenu reptilien. Les incas divisaient le monde en trois domaines, souterrain, terrestre et celeste. Quant au Wayna Picchu de mon compere Aguirre, il a la forme d'un puma tapi et geant. Ainsi l'ordre terrestre est illustre par le puma, l'ordre celeste par le condor, l'ordre souterrain par le reptile.

- D'ou aussi, ajoute Bonnal, ce temple des trois fenetres, qui marquent cette pretention ternaire.

- La ville etait reservee a des initiales, comme Pisac la grande, reprend Horbiger. On y vivait a 500 ou a mille, et la fonction sacerdotale dominait tout le reste. C'etait du Albert Speer avant la lettre. Ach, mein ordensburg indio-germanique...

- Euh, pas de politique...

- Moi je me sentais a Nuremberg en debut de l'apres-midi, dit Frederic. Quel dommage que les soucoupes volantes n'aient pas atterri ! Pâques, Nasca, Machu Picchu, Nuremberg, quelle filiation !

- Elles n'ont pas atterri aujourd'hui, mais elles l'ont fait dans le passe, et elles reviendront nous voir. Nous sommes au bord du gouffre, comme ces terrasses. La fiction economique et financiere americaine va disparaître, et les tours de prestidigitacion expliquees dans ton Internet ont vecu. L'empire du neant s'epuise en gesticulations militaires, et sa faillite va amener la fin de votre

monde. Nous allons revenir aux temps des aubes dorées et des matins des magiciens. Le dollar est au bout de son cercle herculeen. Bon anniversaire, mein Klaus. Tu n'es pas allé à Compost-Heil pour rien. Oh cela suffit, hein, Horbiger.

Horbiger retrouve Arthur en Equateur

Nous sommes à Cuenca, ville coloniale et baroque nichée à 2500 m d'altitude en Equateur, pays qui porte le nom d'une ligne imaginaire. Horbiger et Nicolas Bonnal sont tout contents parce qu'ils ont retrouvé Aragorn sur les hauteurs.

- Il faut expliquer, Horbiger. On a joué à Quito ou double. Personne n'avait trop envie de venir en Ecuador.
- Nein ! Quelle horreur ! Un petit pays mondialisé à la chilienne, avec le dollar comme monnaie, et les Galapagos des retraités yankees et de cet abruti de Darwin comme but de visite.
- Et les filles qui te tirent la gueule ici. C'est vraiment l'ambiance Houellebecq. Le temps passe et l'espace trépasse. Cuenca c'est joli pourtant. Il y a une église superbe avec ses frises et ses décorations feuillées, ses chapiteaux fleuris... et la casa patrimonial bâtie en porphyre en suivant un style classique français.
- Ya mais la ville n'a pas le cachet de Sucre.
- Les guides annoncent que l'Equateur est le pays andin le plus typique, et il est évidemment le moins typique. Les émigrés envoient de l'argent et tout le monde achète son 4*4 japonais. La moitié des restaurants sont chinois et...
- Tu as vu qu'il y a 600 000 chinois en France, un million dans cinq ans.
- Oui, Horbiger. Le monde est devenu un gigantesque pâté impérial. Les Chinois ont 15000 milliards d'euros d'épargne, cent millions de requins et d'affamés à

nous envoyer, et ils commencent à piller l'Amérique du sud, et ce que nous avons laissé de ressources naturelles.

- Pour se remonter le moral, faut redescendre à Arequipa.

- Et même plus bas. J'en ai marre de ces jours courts qui tombent à six heures. Je veux revoir Veronika à Mendoza, découvrir Esquel et le bois des alerces, je veux redécouvrir la Patagonie alerte et forestière. Je veux descendre en bateau les canaux chiliens en direction de la laguna san Rafael. Je veux invoquer les dieux et la nature, la glace et puis les brumes. Tout ne peut pas être aussi horrible que le monde humain de la post-histoire, merde.

- Ça va encore faire du kilomètre tout cela. On a fait Cuzco- Lima puis Lima-trujillo, capitale coloniale et archéologique du nord- Pérou.

. On a vu Chan Chan , la Huaca de a luna, toutes ces civilisations englouties dans le sable et noyées dans le sang des géométries fracturées et des sacrifices humains.

- On dit que c'est lorsque le courant El Niño n'amenait

pas assez de poissons que l'on sacrifiait ces prisonniers, Hörbiger. Rarement des ruines m'auront mis si mal à l'aise. Ce vent, ce sable, cette eau glacée de ton Humboldt, ces nuages asséchés par la cruauté de la nature... Ceci dit, ces temples sont fascinants quatorze millions de briques de boue pour bâtir la plus grande cité de cet empire chimu...

- Après, nous sommes allés à Piura, ville-frontière type de toc et d'arnaque. Et nous nous retrouvons au milieu de monde...

- ... Nous qui aimons tant les extrêmes. Il faut dire que nous n'avions pas dépassé de quatorzième parallèle. Bahia, brasilia, Santa Cruz, Rurennabaque, Cuzco, la Paz, tout ça c'était du quatorzième parallèle, curieux hein ? Comme si nous avions peur de nous rapprocher du nord du monde, de leur occident déglingué, de leurs états désunis...

- Qu'allons nous devenir ?

- Comme nous sommes en veine de confession, nous pouvons dire que la famille équatorienne a fondu d'un membre en quinze ans ; qu'à Mendoza 40 000 filles sont hospitalisées pour avortement clandestin raté ; qu'il ya un million de jeunes et belles Argentines qui sont mères célibataires de plusieurs enfants, dont beaucoup se prostituent pour maintenir, comme on dit ici, leur progéniture ; et que d'après l'UNICEF un milliard de gosses vivent dans la misère. Jamais la démocratie et son corrélat capitaliste n'auront empli le monde de tant de merveilles.

- le diable doit s'emmerder, tellement il a réussi son coup...

- Ce que je trouve merveilleux, c'est que le gendre du professeur lejeune soit ministre de l'économie de Chirac. Là, tu vois, c'est ça la post-modernité. A côté de ça, l'Etranger de Camus c'est un sermon de saint Bernard de Clairvaux.

- Et si on leur parlait d'Arthur ? Les lecteurs de SDB vont nous trouver bien peu marrants aujourd'hui...

- A quelques kilomètres de Cuenca, le route monte vers un une terre

gaste nommée El Caràs. L'endroit est digne de Perceval. On se croirait au mont-Cenis, dans la région de mes chers lacs britanniques, dans les monts d'Arrée en Bretagne. On passe dans l'autre dimension à travers des rideaux de brume, dans notre cher Sidh celtique, surtout si l'on arrive à échapper au garde qui a le culot de te demander dix dollars pour voir ce paysage digne de Braveheart.

- Tu sais qu'ils n'arrêtent pas de dire que le Christ s'est rendu en Bretagne du côté de Glastonbury...

- Bref on est en Equateur et on se croit chez le roi Arthur. Comme on est en Amérique du sud, il y a plus de guenilles que de Guenièvre, mais on se prend au jeu un instant, surtout après la difficile semaine de bus ensablés et d'ennuis distillés par le Mordor médiatique que l'on vient de vivre.

- Toi, je t'ai vu, tu étais content parce que tu as vu tes arrayanes...

- Le pâle hortensia s'unit au myrte vert... Mes

arrayanes de Grenade, mes arrayanes de bariloche, près de la cabane de Bambi. Ici ils étaient couverts de plantes épiphytes, défiant de leur dure torsion ce paysage désolé comme notre futur.

- Et Arthur, il va se réveiller ?

- Europe, réveille-toi, Allemagne. Réveille-toi, Chrétienté réveille-toi... Et dire que je prends des somnifères pour dormir...

- L'équateur, c'est le monde à l'envers, arf arf arf...

- Elle est bonne celle-là... Tu as vu que notre maître Skorecki parle de mettre fin à sa chronique ?

Il l'a dit d'un ton laconique ... Et nous qu'est ce qu'on va faire ?

- Tu te souviens du barde taliesin ? Celui qui dit qu'il faut un survivant à chaque désastre ?

- Oui... mais que se passe-t-il lorsque les hommes ont pris goût au désastre de leur civilisation comme leurs ancêtres païens avaient pris goût à la chair humaine ?

- Alors, Horbiger, il nous faudra d'autres conquistadores chrétiens mais cette fois venus de l'espace ?

- Arthur, réveille-nous !

Nicolas Bonnal déjeune avec les colibris.

En remontant ce que Humboldt nommait l'allée des volcans, Horbiger et Nicolas Bonnal découvrent un paysage basque avec de douces montagnes verdâtres et des laitières hollandaises. Quito est une ville sale et moderne, surnotée dans les guides, en dépit de ses inévitables églises baroques, de ses couvents désertés et de ses bureaux d'information touristique. Bonnal vit une brève romance de 48 heures avec une jeune équatorienne créole mais débordée par ses 70 heures de travail hebdomadaire. Les équatoriens ont quitté la vie paisible andine, ils se sont sinisés comme les chiliens, avouant ainsi partiellement leurs origines asiatiques. Plus que jamais l'Europe ignorée paraît

ici être sortie de l'Histoire. On ne parle que de dollars, de jouets chinois, de droits de indigènes et de prix du pétrole. Les prix des excursions, notamment pour les Galapagos, sont exorbitants et il en coûte cinq fois plus cher qu'en Bolivie ou au Pérou pour faire moins bien. Pays le plus densément beau du monde, l'Equateur est devenu un parc écotouristique pour

backpackers friqués et retraités plaisanciers. 40% de la population vit avec moins de cent dollars par mois, prix de l'entrée dans le parc des Galapagos. Cela fait cher de la tortue. Ici plus qu'ailleurs, le darwinisme social a fait des ravages sur le plan social, faute de prouver quoi que ce soit sur le plan scientifique...

A défaut d'être disponible pour une aventure bovaryenne, la belle et savante

Équatorienne évoque à Nicolas Bonnal une petite cité écotouristique nommée Mindo, à deux heures de bus de Quito. On évoque la selva nublada, la forêt nuageuse, que Horbiger connaît – et a fait connaître à son lectorat – sous le nom de Yunga. C'est la forêt tropicale d'altitude, merveille des merveilles, avec ses bromélias, ses helechos - fougères géantes (vues à Amboro en Bolivie), ses cañas aussi ivres que celles du film Tigre et Dragon. Et en plus, crise oblige, ou concurrence internationale, ou je ne sais quoi encore, il n'y pas de touristes dans ce havre de paix (comme on dit) qui offre le risque de devenir le Yonville du voyageur.

Quand on n'utilise pas de guide touristique, on découvre. C'est le bonheur d'être le voyageur éveillé, le voyageur qui, comme dans le jeu d'échecs du prisonniers, reconnaît les pièces à leur mouvement, pas à leur couleur. On découvre ainsi qu'il y a un restaurant perdu dans la selva, qui se nomme les colibries, et qui n'a pas volé son nom. Le taxi demande deux dollars pour s'y rendre, on y va donc à pied, comme le petit Poucet. On découvre un bungalow classique, deux cabots sympathiques – Rufo et Lucas -, une dame charmante, nommée Jessica qui a créé comme

une dame du moyen âge sa volière. Dans le jardin d'Yvoire, près du lac Léman, la volière symbolise l'âme. L'oiseau est lié symboliquement à l'âme, et aussi à la dame, à qui on associe l'épervier. L'initié Hohenstaufen déguise son message dans son *De arte venandi cum avibus*. Et je dirais rien du cygne de Wagner ou d'Andersen, des oies sauvages de Chrétien de Troyes.

Mais les Indiens sont aussi des poètes. On a vu que le pélican, dans les civilisations pré-incas est un symbole de nutrition et d'humanité même. Et que le colibri siège royalement à Nazca. Autant que la baleine de la péninsule de Valdez, que le condor du canyon de Colca, le colibri est l'être royal qui fonde un continent austral et oublié. Ici ils sont en liberté mais, aussi paresseux que les humains, ils préfèrent la nourriture qu'ils n'ont pas à cueillir eux-mêmes.

Un colibri bat cinq mille fois d'ailes par minute. Ils ne sont jamais quietos, me dit une gentille servante de Jessica. Leurs ailes leur permettent tous les mouvements, déplacements, rotations, immobilisation, renversement. Tout cela pour se nourrir, avaler son propre poids dans la journée. Et pour batailler aussi. Nous sommes seuls avec Horbiger. Jessica a suspendu des récipients où les paresseux, lassés de pomper le nectar des fleurs, viennent boire de l'eau sucrée. – il ne faut surtout pas leur donner de miel, me dit-elle. Les bestioles sont aussi splendides que celles que j'ai vues à Iguazu, dans le parc brésilien des aves (le mort portugais est beijaflor, celui qui baise les fleurs, on est vraiment en plein moyen âge...) ou à Villa Gesell, sur la côte atlantique de ma bien-aimée Argentine. Avec plus de temps, tandis que je déjeune avec un très beau livre, j'apprends à les reconnaître. Il y a la picoespada, l'ermitaño bronceado, l'inca café. Les noms latins sont aussi des poèmes : l'eutoxeres condamini a un bec tout tout courbé, en forme de faucille, ce qui lui permet de saisir le nectar des fleurs les plus retorses et

sophistiquées. Je vois un helioangelus – ange du soleil...- strophianus s’emplir du suc des belles bromélias. Une fleur complexe a une forme hélicoïdale à laquelle le volatile vibronnant doit s’adapter avec son petit bec angélique.

Cinq mille battements d’ailes, un besoin permanent de s’alimenter – son poids

par jour -, de nombreuses rivalités – le refus quelque chose cherche même à percer les yeux de ses congénères -, un nombre conséquent de colacinillo colinegro (j’espère que ces mots rendent un peu l’enchantement que je vis deux heures durant avec mes compagnons de table), tout cela fait du bruit et me rappelle la cataracte d’Iguazu. Ces ailes vibrent comme l’eau, cataractes de plumes, enchantements des sens. J’imagine que le paradis doit être ainsi en fait, non pas rempli d’anges assoupis, mais d’anges actifs et combattifs, rayonnants et musiciens, amicaux et rivaux.

Se nourrir du nectar des fleurs... se nourrir de pure poésie, de romans de la rose et de suc céleste, sous la rosée du monde. Le bonheur de se purifier tout en se remplissant. Dieu est décidément le plus grand cuisinier du monde.

Le soir en rentrant à Quito (le cœur d’Horbiger est resté à Mindo), je vois un film français dégueulasse sur le câble, Embrassez qui vous voudrez. Un véritable cas d’école, une sanie bien néo-francaouie. Et je traduis pour me consoler ces phrases d’un chef indien nommé Chamalù (sont-elles vraies, sont-elles inventées ?) : « Parle avec les pierres, éveille-toi avec chaque aube, fleuris avec chaque fleur, coule avec chaque courant, sois aussi libre que le vent, aussi haut que la montagne, aussi ferme que les roches ». J’ajouterai ceci : Vibre avec chaque colibri.

Nuit mystique sur le mont Misti

Nicolas Bonnal veille sur le mont Misti en compagnie de son guide Jesus – cela ne s’invente pas - et de ses démons. Nous sommes à 5822m d ‘altitude, sur un monstre de pierre volcanique. Pendant ce temps le raz de marée annoncé dans les Territoires protocolaires a ravagé l’Asie du sud-est. Il ne pleut pas sur Aréquipa, les glaciers ont fondu de 50% en vingt ans – comme dans les Alpes – et le maire inonde la ville d’eau pour chasser les vendeurs ambulants qui essaient de glâner quelques sols péruviens pour que leurs niños ne passent pas Noël sans rien pour rêver. El Niño c’est aussi le nom du courant étrange pour qui les anciens Indiens pratiquaient des sacrifices humains. On annonçait de grandes pluies cycliques cette année, pour l’instant c’est la panne sèche. Il faudra un jour évacuer Lima, disent des agences gouvernementales. On rationne l’eau et l’air, c’est cela la société de consommation où on peut tout se payer.

Lima a été fondée par don Francisco Pizarre. Il s’agit peut-être de la plus belle ville du monde, du moins son centre historique. Les rejas, portadas, patios, balcones moresques se succèdent dans cette cité fantastique couverte depuis de bidonvilles par la démocratie-marché, la société du spectacle, on ne sait comment appeler ce chancre du monde qui a détruit la planète en deux générations et nous promet d’encore plus beaux sacrifices humains.

Un ami de Nicolas Bonnal, don Fernando, a une autre théorie sur les lignes de Nasca. Elles auraient été des espejismos, des mirages ou pièges virtuels pour capter l’eau. L’eau fantôme que n’apportait pas El Niño. Mais pour Walter, le cuisinier-alchimiste péruvien qui cuisine l’alpaca et lit Fulcanelli, il s’agit d’une stupidité, puisque l’eau vient du sol et des puits. La terre n’est-elle pas creuse ? Don Fernando, qui est avocat, est fils de don raul, et l’époux de Dona Inès qui est une des sept merveilles du monde péruvien qui est le Monde (il y a peu de pays qui résument le Monde ; le Pérou en est). Ils l’ont invité à partager leur repas de Noël.

Nicolas Bonnal devrait donc être heureux mais il a des sautes d'humeur, il est comme Perceval qui reste cinq ans sans prier ni rencontrer d'église, il est comme un don Francisco Bizarre qui n'aurait pas créé Lima. Il repense à ce texte de Jean Raspail qui décrit la formidable forteresse de Saqsahuaman et se lamente ensuite des Indiens abrutis qu'il croise dans les rues de Cuzco. Cinq ou six siècles d'effondrement (la théorie de l'involution de Dirwan) dont on peut voir l'équivalent en France : les descendants des bâtisseurs de cathédrale ou des combattants de Bouvines bouffant du pop-corn, arborant des Nike en attendant de passer à Star Academy avec les descendants des bâtisseurs de l'Alhambra. Le Che Guevara, combattant révolutionnaire impérial (il est temps d'en faire un des nôtres), dans le beau film de Walter Salles Diarios de motocicleta, compare le Machu Picchu et les bidonvilles de Lima. On passe d'une vision à l'autre (Nicolas Bonnal a pleuré en voyant le Huayna Picchu filmé de près en contre-plongée). L'image, comme disent les crétins, offre un raccourci saisissant.

Nicolas Bonnal est accompagné de deux démons sur sa montagne périlleuse : celui d'Edgar Poe et celui de Chrétien de Troyes. Poe, qui défendait une Amérique aristocratique et donc libre, une Amérique d'héritiers sudistes contre l'invasion moderne, la barbarie éclairée au gaz et le politiquement correct des puritains nordistes. Poe, qui avait aussi vu que la technique des égyptiens valait bien la nôtre, et qu'elle ne faisait pas fondre les glaciers, ne produisait pas de bidonvilles ou de catastrophes climatiques mais des Cuzco et des Thèbes aux cent portes par où sortent les sept cavaliers. Poe, qui aimait l'alcool et les très jeunes femmes, et qui avait raison puisqu'il était un poète en marge d'un monde de pétrodémocraties acéphales.

Et puis il y a Chrétien de Troyes et ses apories, Chrétien de Troyes et son incroyable Perceval et son ennuyeux Gauvain qui ne savent où ils vont. On rêve d'un château comme celui d'Ygerne qui est la

reine-roue qui fait marcher le monde. Il y a le silence épouvantable devant le Graal et le roi-pêcheur. Nous aurions raté le coche en 1100 et quelques, au moment de la construction de Notre-Dane et des romans courtois. En voilà un démon familier qui ne remonte pas le moral. Comme le chevalier de la charrette, Nicolas Bonnal est le chevalier de l'autobus, affrontant toutes les humiliations. Mais que faire à cheval quand l'Amérique du sud est un tissu de fers barbelés, de propriétés vendues au plus offrant, c'est-à-dire à Wall Street et aux complejos agropecuarios...

Faut-il avoir des enfants ? Combien de temps la démocratie leur permettra, quand elle aura fini de leur pomper l'air avec son arsenal dément de lois répressives, de respirer, en ayant contaminé tous les ruisseaux, tous les courants d'air ? Combien de temps les colibris pourront battre des ailes dans un monde survolé – c'est le cas de le dire – par les monstres volants des compagnies aériennes ? Et pourtant les enfants indiens, et même les petits métis – on en a vu aux bains thermaux de Chivay, des helvético-péruviens – sont si beaux. Et si sages.

Ne pas désespérer. Ne pas succomber à l'acédie, comme dit le curieux Raffarin. On dit que des soucoupes volantes ont été cachées en 1945, qu'elles vont resurgir à la Fin des Temps, quand la démocratie-marché aura mené le monde à sa faillite ou presque. Ils viendront du ciel... Chrétien de Troyes, Francisco Bizarre et Edgar Poe tendent l'esprit. On entend un grondement, comme s'il s'agissait d'un colibri géant. Et un superbe V7 jaillit du ciel éclairé par la pleine lune.

- Mais c'est toi Horbiger !!!

- Alors, vieux lansquenet crochu ! Tu croyais qu'on allait vous laisser tomber. Je suis venu avec Novalis et von Braun. On est les trois rois mages, argh argh argh....

- Horbiger, tu es vraiment un Machu man... Bonne année

à tous les lecteurs de SDB.

- Tu vois qu'il ne fallait pas désespérer, argh argh argh.
- Où va-t-on Horbiger ?
- Au sud. La bataille des champs patagoniques a commencé. (à suivre)

Résumé des épisodes précédents : fatigué de porter des misères hautaines, d'Arequipa à Mendoza, en passant par Arica et l'Aconcagua, Horbiger décide de se reposer et de composer un poème.

Orcorara, le voyageur extatique

(Dans une salle, il avait vu le schéma du cosmos quechua, qui reliait les étoiles aux moissons, les constellations au village. Et le Dieu-père de cette cosmogonie était nommé Orcorara.)

Il cheminait le long d'un désert comblé de cuivre, offrant au ciel antédiluvien des flammes bleu azur. Il avait oublié le nom même des pierres et son propre âge. Dans les vallées lunaires, les vents écrivaient des textes étranges que les chamanes comptaient traduire. Ils sculptaient des arbres de pierre, glaçaient des chinchillas timides, défiaient les stratégies hexagonales des incrustations salaires. Puis ils venaient mugir et lui rappelaient les moments les plus froids du long sommeil du monde. Le soleil royal lui éreintait le visage et boursouflait ses joues, en lui perçant les regards. Il n'en avait cure, sachant que les innombrables lagunes changent de couleur à chaque heure comme un cœur vif change d'amour. Des geysers grondant retentissait la voix des terres intérieures qui recouvraient d'écume d'inexistants nuages. Rien dans les bains thermaux n'interrompt l'ivresse de sa contemplation crue. Dans l'ombre d'un volcan qui crachait des images, il se rappela la lumière folle des visages des nuages

rencontrés sur la route de la jeune montagne.

Après il vit des villes fantômes peuplées aux temps des horreurs païennes quand des briques d'adobe s'élevaient les cris effrayés des prisonniers sacrifiés aux courants chargés des richesses des mers. Dans le mirage des Lignes, il vit des formes folles dédiées au Niño et aux grandes errances océanes. Le pélican lui fournissait son ventre comme exemple. Il nourrit son enfant et ses songes de son propre sang. Des pyramides effarées et rongées par les airs fous, il vit les desseins fous des cannibales. Mais d'autres fois, de puissantes falaises rouges et ferrugineuses bâtissaient des cathédrales de lumière vive dans les oasis de caroubiers et genêts. Il entendait l'écho parfait de sa voix, et lui semblait que tout dans son esprit était aussi clair qu'au commencement de ce monde.

Il fallait gagner des terres molles, couvertes d'herbe et de montagnes douces. Les brumes l'environnaient, assaillaient sa conscience, mais une musique sublime, venue de plus haut que le volcan qui ne se voyait plus, lui rappela non plus les sphères mais les terres promises de son curieux voyage. Dans les purgatoires de Cajas, il crut déceler des échos de son pays du rêve. Les gardiens le chassèrent du temple vert de la nature vierge. Il se jucha sur une roche qui l'absorba comme une mère.

Bas dans les vallées, il découvrait les yungas. Dévoré par les bêtes, il cheminait au milieu des cañas et des ambays en quête de cette fusion d'eau et de luxure végétale. Il alterna, changea de monde, partit sur les pas de Valdivia dans les forêts de coihues et d'alerces millénaires. Un vieil arbre lui montra le chemin, aussi vieux que le plus vieux de ses rois, aussi sage et silencieux que l'oiseau de minuit. Il se voulait plus dense que les branches touffues, prisonniers de bambous magnifiques et durs comme le temps. Mais il battait des ailes de la pensée en

voyant ses maîtres les colibris se nourrir de ce nectar comme au banquet des dieux. Il se voulait l'échanson du dieu du voyage. Et au détour d'un torrent d'eaux glaciaires et vertes, il vit s'ébrouer la déesse aux cataractes blondes. Effrayé ou prudent, il détourna le regard et s'enfuit en glissant sur les sentes éthérées des îles victorieuses.

Plus bas, il y avait ses pics granitiques et ses glaciers géants qui avaient chassé d'eux l'oxygène. Il se sentait plus dur et pur auprès de ces vieux maîtres condamnés par les temps, et il voyait chaque bloc se détacher de ces parois comme un soupir émane d'un cerveau menacé. Mais ce gigantesque champ de pureté lui dévoila le feu glacé de son âme. Condamné par les temps à voir un monde feu sidéral se muer en champs de flotte, il se fit plus serein et vécut l'aventure des baleines australes qui venaient picorer l'air du temps au long de péninsules désignées par les dieux.

Il s'éloigna des villes, car il y avait des villes qui avaient fait du temps et de l'espace des déchets. Il y avait pourtant les églises blanches des esclaves noirs et leurs retables, les pétulances des façades indiennes et florales, les fers forgés et les patios arabes convertis, les géométries spectrales de la cité moderne, où se projetait entre deux tours le film du monde assoupi, et la silhouette puissante du Christ qui veillait sur les morros de la cité flamboyante. Il erra sur les collines épuisées des vieilles colonies, vit la carte du monde dans les desseins labyrinthiques de Valparaiso, célébra les banlieues imaginaires de la France oubliée dans les dédales de Santa Teresa. Il découvrit les jacarandas et les araucarias dans des lieux qu'il aurait jugés indignes et célébra ce doux mélange de la nature et de l'humain.

Enfin il y avait la cataracte inoubliable et cette source d'eaux sauvages qui semblait immobile. Tout s'écoulait et lui semblait immobile. Le monde devenait impossible puisque le Beau pouvait enfin durer. De

cette masse opaque et pénétrante surgissait une voix douce comme la pluie qui le chargeait des énergies des temps oubliés. Il avait pu déplié l'espace en cette présence occulte. Mais un group le bouscula et il retrouva le cauchemar de l'histoire.

Au réveil il était midi et on lui dit que l'on donnerait à la reconstruction de l'Asie engloutie par le touriste l'équivalent d'une journée de destruction en Irak. Et qu'un certain Omar avait laissé mourir 188 jeunes gens pour éviter les resquilles. Cela le conforta et il décida de se rendormir pour retrouver plus avant les murmures de la forêt. Il comprit que la nature survivrait comme matrice de son propre rêve, de sa propre aventure. Et que leurs coups fumants ne viendraient pas à bout de la forteresse du monde.

- Bon, on reste encore, alors ?
- Oui Hörbiger, on reste.
- Oui, enfin, tu veux dire... on bouge ?

